Léonce Manouvrier

L'INDICE CÉPHALIQUE ET LA PSEUDO-SOCIOLOGIE

Revue de l'École d'anthropologie de Paris, 1899 pp. 233-259, 280-296

I. — Trois années de mon cours ont été employées à examiner les variations du corps humain au point de vue des relations directes ou indirectes qui peuvent exister entre elles et le caractère intellectuel et moral. Dans cette longue analyse, qui ne pouvait guère être poussée plus loin en l'état actuel de nos connaissances, je crois avoir montré que, parmi tant de variations humaines, il y en a qui concernent ce qu'il y a de plus profond et de plus général à la fois dans la constitution, que nous ne sommes pas encore capables de définir anatomiquement, mais qui se traduisent physiologiquement par la plus ou moins grande élévation du potentiel énergétique habituellement disponible chez les individus. Elles constituent en réalité les tempéraments : l'hypersthénique, le sthénique et l'hyposthénique, correspondant au bilieux, au sanguin et au lymphatique des anciens [1].

Le tempérament est, en quelque sorte, le degré d'intensité de la vie considérée dans l'activité nerveuse. Il retentit sur toutes les fonctions, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées. Il contribue puissamment à la formation des variétés intellectuelles et n'exerce pas une moindre influence sur le caractère moral. Il constitue même, à lui seul, quelques traits du caractère envisagé à ce double point de vue.

Mais la valeur quantitative des diverses fonctions ne saurait dépendre, évidemment, du tempérament seul. Celui-ci n'est qu'un coefficient variable qui, lorsqu'il est élevé, majore des valeurs fonc-

1. *Le tempérament* (*Revue de l'École d'anthr.*, 1896). — *Caractérisation physiologique des tempéraments et homolog. des tempér. classiques* (*Ibid.*, 1898).

tionnelles directement déterminées par les différences nombreuses de développement, de conformation qui existent entre les individus de même espèce.

Lorsque nous cherchons, par l'effet connu ou présumé de ces différences, combiné avec celui des tempéraments, à nous rendre compte des variations de l'intelligence, nous voyons que l'analyse de celles-ci reste toujours incomplète, à moins de faire intervenir l'influence de conditions extérieures. L'importance de la culture de l'esprit par l'éducation et l'instruction est telle que cette condition suffit souvent à renverser le sens des différences qui existeraient entre deux individus par le seul fait des qualités natives. C'est, en partie, pour avoir méconnu cette influence des conditions extérieures que l'on a souvent révoqué en doute la portée physiologique de qualités intrinsèques telles que le développement quantitatif du cerveau, parce que ces qualités, n'étant pas mises en valeur par de bonnes condition externes, semblaient être inertes chez tel ou tel individu.

Il en est ainsi plus manifestement encore si l'on envisage l'influence des variations somatiques sur le caractère moral. Des influences évidentes telles que, par exemple, celles de la force musculaire sur le courage, du tempérament hypersthénique sur l'esprit d'initiative, pourraient être facilement contestées si l'on voulait opposer aux cas probants les nombreux cas dans lesquels ces divers traits du caractère moral n'existent pas malgré la présence des qualités somatiques généralement correspondantes, ou au contraire existent malgré l'absence de ces qualités, soit parce que ces dernières sont simplement favorables sans être déterminantes, soit parce que la détermination organique des différents traits du caractère moral est toujours complexe, soit parce que, dans le déterminisme de ces traits du caractère, entrent toujours des conditions extérieures qui se combinent entre elles et avec les conditions somatiques d'une infinité de façons.

La science du caractère est une sorte de chimie.

Les efforts que j'ai tentés pour analyser la composition bio-sociologique du déterminisme en question m'ont permis tout au moins d'en faire comprendre à mes auditeurs les presque décourageantes complications, de leur faire saisir la nullité scientifique de certaines thèses où s'étale, en cette matière, un simplisme non moins effrayant. Il semble qu'une science naissante soit considérée un peu comme un nouveau pays aurifère dans lequel il n'y a qu'à se baisser, croit-on, pour ramasser l'or à pleines mains. A voir la facilité avec laquelle on s'intitule sociologue et l'on propose des applications sociales ou politiques de conclusions sans valeur, la Sociologie, qui

paraissait devoir occuper le sommet de la série des sciences générales sous le rapport de la complexité des phénomènes étudiés, semblerait être au contraire la plus simple de toutes. En réalité, sa culture exigerait une sérieuse préparation biologique. Cette nécessité ne résulte pas seulement de l'intime pénétration réciproque des phénomènes sociologiques par les phénomènes biologiques. Elle résulte aussi du fait que les recherches biologiques sont éminemment propres à faire comprendre la complication et l'enchevêtrement de questions simples et isolées en apparence, en même temps que l'incertitude des prévisions et des applications lorsqu'on veut utiliser, en médecine par exemple, des données pourtant très certaines.

Sans doute, on peut trouver dans le vaste domaine sociologique des questions accessibles aux compétences les plus diverses et, dans la plupart d'entre elles, des besognes simples à accomplir. Mais celles-ci solliciteront plutôt le zèle d'investigateurs sérieux qui auront su les préparer et en comprendre l'intérêt. Si, par aventure, un sociologue dépourvu d'éducation scientifique semble s'intéresser à d'obscurs détails, il ne tardera pas à y découvrir tout un monde.

S'il est bon que les adeptes de la sociologie se soumettent à un stage biologique, il faut cependant se garder de croire que la biologie soit capable de fournir immédiatement l'explication des phénomènes sociaux. C'est encore là une erreur simpliste et dangereuse pour la sociologie, car les productions auxquelles elle donne lieu, par le fait même de leur apparence plus ou moins scientifique, illusionnent assez facilement le public instruit. Pour citer celle de ces productions qui a fait un bruit énorme parce qu'elle rajeunissait un vieux préjugé des plus répandus et flattait en même temps l'intime opinion de nombreux médecins, je rappellerai la théorie de l'innéité du crime. Elle substituait commodément à l'analyse psycho-sociologique une explication purement biologique tirée de l'atavisme, d'un atavisme de fantaisie au surplus. J'ai assez longtemps combattu cette sorte d'anthropologie criminelle pour n'avoir pas besoin d'y insister ici.

On peut considérer comme des abus analogues de la biologie en matière sociologique les vaines explications que des médecins ont voulu donner de diverses « plaies » sociales et même des excentricités artistiques ou littéraires, explications qu'il n'était vraiment pas indispensable de chercher dans la pathologie.

Il n'est nullement nécessaire que l'organisme et ses diverses fonctions s'écartent de l'état normal pour que l'on commette des erreurs, pour que l'on accomplisse des actes pernicieux au point de vue de l'hygiène, de la morale, de la politique, ou de l'esthétique.

Quand je dis que l'on abuse souvent de la biologie en matière sociologique, je fais allusion aux ouvrages dans lesquels on la fait intervenir mal à propos ou avec excès; mais en vérité ce n'est pas que les auteurs de ces ouvrages aient poussé trop loin leur instruction biologique. Ils ont négligé l'analyse psycho-sociologique, c'est-à-dire celle qui eût été la plus nécessaire, sans faire pour cela beaucoup de frais en matière de biologie.

*
* *

II. — J'ai parlé des difficultés que rencontre l'étude du caractère intellectuel et moral envisagé chez les individus.

Si on l'envisage chez les différents peuples ou dans les races, on se heurte naturellement à des difficultés de même ordre auxquelles s'en ajoutent de nouvelles, car s'il est déjà malaisé de définir et surtout d'expliquer le caractère d'une personne familièrement connue ainsi que les influences extérieures qui ont pu la faire agir bien souvent contrairement à ses tendances, c'est bien pis lorsqu'il s'agit d'un peuple chez lequel entrent en conflit les intérêts les plus divers des castes ou des classes, des associations et corporations plus ou moins puissantes, des gouvernements, des dynasties, des opinions, des croyances, des traditions, tous éléments complexes, pour la plupart variables, combinés entre eux de mille manières et enchaînés à des conditions économiques intérieures et extérieures, etc.; je n'essaierai pas d'entreprendre ici l'énumération des facteurs sociologiques. Les historiens ont minutieusement noté des événements grands et petits en quantité, souvent leurs causes apparentes et immédiates, mais ce qu'ils racontent serait propre à nous faire connaître le caractère des rois bien plus que celui des peuples. Et dans chaque nation nous voyons parmi les rois ou autres gouvernants des caractères si variés que le remplacement d'un roi par un autre de caractère opposé eût suffit à lui seul pour bouleverser bien des pages d'histoire.

Cela n'empêche pas que les gouvernements obéissent, eux aussi, à un vaste complexus d influences et de conditions de toute sorte et que les actes accomplis par un peuple, assez souvent malgré ses intérêts les plus clairs et ses tendances les plus conscientes, ces actes eussent été autres ou eussent entraîné d'autres conséquences si la masse de ce peuple, au lieu d'être vigoureuse, intelligente et courageuse, avait eu les défauts opposés à ces qualités. Ce qui est arrivé arriverait encore si l'histoire pouvait recommencer, puisque chaque fait a été rigoureusement déterminé par un ensemble de conditions toutes également déterminées. Mais je veux dire que dans

les aptitudes d'un peuple, dans son caractère, comme dans le caractère d'un individu, il y a de quoi conditionner tout autre chose que ce qui se réalise, autant que les événements dépendent de ce caractère et de ces aptitudes. De même un instrument peut servir à l'accomplissement d'actes infiniment divers et de valeur également diverse suivant qu'il est employé d'une façon ou d'une autre, dans telles conditions ou dans telles autres. Il est ici question de savoir jusqu'à quel point l'on peut définir le caractère d'un peuple d'après son histoire, jusqu'à quel point l'on peut prévoir ses destinées futures d'après son caractère, jusqu'à quel point ce caractère peut être fixé héréditairement ou modifiable sous l'influence des conditions extérieures. La très mince valeur de nos prévisions dans un ordre aussi complexe que l'ordre sociologique sera encore diminuée s'il est vrai que le caractère soit modifiable. Mais si nous parvenons à savoir que des modifications sont possibles, dans quel sens elles seront avantageuses et comment elles pourront être réalisées, ces connaissances contribueront à conditionner les événements futurs; notre science aura préparé, de ce côté encore, un meilleur avenir.

C'est une dangereuse erreur de croire que l'on est lié par une infirmité de race alors qu'on serait puissant si l'on se savait capable d'agir. Il n'est pas moins mauvais de faire croire aux gens que des qualités dont l'acquisition exige de longs efforts individuels, sans parler des conditions externes, sont un héritage de race tout comme la couleur des cheveux ou la forme du nez.

On n'est que trop enclin, dans certains milieux, à se faire des illusions de ce genre qui contribuent à entretenir des prétentions aussi malfaisantes qu'injustifiées. Or il importe grandement au bon ordre, à la prospérité et au progrès sociaux, que les bonnes aptitudes natives ne restent pas sans culture, chez les uns sous prétexte qu'ils sont de bonne race, chez les autres sous prétexte qu'ils sont de race vulgaire.

Car les aptitudes natives ne sont autre chose qu'une matière première dont les destinées, envisagées chez le jeune enfant, peuvent être infiniment diverses au point de vue intellectuel et moral. J'ai cherché ailleurs [1] à montrer que les aptitudes transmissibles héréditairement sont des aptitudes purement physiologiques et élémentaires. Ces aptitudes directement liées à la conformation anatomique ne constituent évidemment que des possibilités, des facilités plus ou moins grandes, ne permettant en aucune façon de prévoir les actes qui seront accomplis.

1. *Les aptitudes et les actes* (*Bull. Soc. d'anthr. de Paris*, 1890, et *Revue scientifique*, 1891).

A quoi serviront les dix doigts d'un enfant, les neurones de son cerveau ? On ne saurait répondre à ces questions que par l'énumération des fonctions de ces organes. Les doigts exécuteront des mouvements de flexion, d'extension, d'adduction, d'abduction, etc., voilà ce que j'appelle des aptitudes élémentaires. De même pour les aptitudes élémentaires du cerveau, l'appareil par excellence de l'adaptation aux circonstances actuelles, au milieu propre quel qu'il soit dans lequel se développera et agira l'individu.

Il est vrai que le cerveau contracte, lui aussi, des habitudes dans le cours de la vie individuelle, habitudes qui constituent en grande partie le caractère de chaque homme, contribuent à son habileté spéciale, mais le rendent progressivement impropre aux réadaptations. Si les habitudes cérébrales étaient héritées par les descendants, ceux-ci risqueraient d'en être fort gênés, car, obligés de s'adapter à des combinaisons de circonstances variables à l'infini et jamais identiques pour deux individus, ils se trouveraient, dès leur jeunesse, aussi incapables de réadaptation que le vieillard. Leur intelligence serait, proportionnellement à cette hérédité d'habitudes, convertie en instinct, adaptation fixée en opposition avec les qualités particulières du fonctionnement cérébral, avec la propriété caractéristique de l'intelligence qui est une adaptation individuelle.

Si donc les habitudes cérébrales avantageuses contractées par le père peuvent influer héréditairement sur le cerveau du fils, c'est seulement sous la forme d'un perfectionnement d'aptitudes élémentaires, perfectionnement favorable à l'adaptation intellectuelle du fils à son milieu, loin d'être une fixation d'habitudes, de sentiments et d'idées qui compromettrait cette adaptation. Par exemple, une fille n'héritera pas de l'habitude de tricoter, mais il se pourrait que cette habitude, entretenue dans de nombreuses générations, perfectionnât des aptitudes cérébrales et manuelles élémentaires, de telle sorte que, si ce perfectionnement est transmissible aux descendants, ceux-ci n'auront pas pour cela une tendance mais seulement plus de facilité à tricoter ; et ils auront peut-être aussi plus de facilité à toucher du piano que si leurs ancêtres avaient exclusivement travaillé la terre. Inutile de multiplier les exemples.

Autre chose est de supposer que l'on hérite des opérations cérébrales ou manuelles, quelque habituelles et constantes qu'elles puissent être dans la race, alors que ces opérations sont des résultats très particulièrement déterminés par la mise en rapport d'un mécanisme organique avec son milieu extérieur, avec l'infinie variété des relations externes et de leurs combinaisons. Supposer cela équivaut

à confondre les propriétés et qualités d'un piano avec la musique qu'il exécutera.

On voit pourtant un écrivain sociologue affirmer que « parmi les influences auxquelles est soumis l'individu et qui dirigent sa conduite, les influences héréditaires sont de beaucoup les plus fortes et que l'influence des milieux, en y comprenant les diverses influences physiques et morales auxquelles l'homme est soumis pendant sa vie, et notamment pendant son éducation, ne produisent que des variations très faibles, qu'elles n'agissent réellement que lorsque l'hérédité les a accumulées pendant longtemps ». Cet auteur ajoute que « l'ensemble *d'idées* et de *sentiments* que tous les individus d'une race *apportent en naissant* forme le fond commun de la race et que cette âme régit en réalité toute l'évolution d'un peuple ». Il dit un peu plus loin que « la morale, pour un peuple, n'est solidement constituée que lorsqu'elle est devenue *héréditaire*, et par conséquent inconsciente [1] ».

On trouve au même endroit beaucoup d'autres assertions non moins inacceptables. Présentées habilement et exploitées avec un certain art littéraire, elles ont certainement paru très profondes à la foule des lecteurs complètement étrangers à la biologie et à la psychologie.

On nous représente les idées et les sentiments prétendus héritables sous la forme de couches psychologiques lentement déposées dans « l'âme de la race » pendant une longue série de siècles; mais cette effrayante accumulation a tout juste le poids léger d'une figure de rhétorique. Cet abus de la notion d'hérédité ne date pas d'hier; il se rattache à l'explication fétichiste des choses et a suscité la doctrine du péché originel. Sous le vernis scientifique qu'on voudrait actuellement lui donner, on reconnaît toute pure la *voix du sang* des romans et des mélodrames. « C'est dans le sang; c'est dans la race, dans la famille », voilà des explications qui dispensent de toute recherche compliquée. Pour mieux profiter de leur commodité en sociologie, on ne craint pas de désigner comme races les groupements humains les plus hétérogènes. On fait, au besoin, des Français une « race latine » pour les opposer à une race germanique : car c'est aussi par la race que s'expliquent la plupart des guerres et tout ce qui s'ensuit.

Et l'on devine combien la sociologie, du coup, se trouve simplifiée, comme la genèse des idées, des sentiments, de la moralité, du carac-

1. G. Le Bon. *Rôle du caractère dans la vie des peuples* (*Revue scientifique*, 1894, p. 34 et 36.)

tère, mais aussi quelles doivent être les déductions théoriques et pratiques de cette substitution fantaisiste d'une influence ancestrale inéluctable à l'immense complexus d'influences actuelles au milieu desquelles se développe chaque individu. On n'en continuera pas moins, espérons-le, à surveiller le milieu intellectuel et moral des enfants, soit qu'on désire leur inculquer les idées, les sentiments et la moralité de leurs parents, soit que l'on se propose au contraire de leur inculquer des idées différentes, des sentiments différents et une moralité meilleure. Si ce n'est pas facile, ce n'est pas à cause des ancêtres (abstraction faite des aptitudes dont il a été question plus haut), c'est à cause de la multitude des influences bonnes ou mauvaises que subit l'individu dès sa première enfance, en dehors de celles dont ses éducateurs ont eu l'intention de l'entourer. Intention plus ou moins éclairée, assurément, et le plus souvent maladroite ou impuissante dans l'état actuel de la science et des sociétés; mais il n'est pas utopique de compter sur le progrès de la psychosociologie pour le perfectionnement de notre capacité à prévoir et à agir sagement et efficacement en matière d'éducation. Ce n'est certes pas en attribuant à la race et à l'atavisme des idées et des sentiments qu'on réalisera ce progrès.

Sans doute les générations éteintes nous ont légué des pensées en même temps que notre constitution physique, mais cela ne veut pas dire que ces pensées soient héritées *avec* notre constitution. Nous le voyons bien, comment nous héritons des pensées de nos devanciers : c'est par tradition orale ou écrite, par l'exemple, c'est-à-dire par des influences extérieures. Ce dont nous héritons au sens biologique, c'est jusqu'à un certain point de la *possibilité* plus ou moins grande de nous assimiler les idées anciennes, — et aussi bien de les remplacer par de nouvelles pourvu que les circonstances actuelles le permettent.

On pourrait aussi expliquer par un instinct inné pourquoi tant d'auteurs contemporains font un tel abus de la notion de race et d'hérédité, et pourquoi ces auteurs ont généralement un grand succès. Cette façon de comprendre les phénomènes vitaux et sociaux ayant été universelle durant des centaines et des milliers de générations aurait fini par devenir instinctive, par passer elle-même « dans le sang »... elle se présenterait automatiquement à l'écrivain et séduirait à première vue le lecteur, celui-ci doublement heureux de voir exprimée en de beaux termes, dans un livre nouveau, sa propre pensée latente, héritée d'une longue série d'ancêtres.

En réalité l'explication par la voix du sang n'a pas eu besoin de devenir elle-même une voix du sang pour être si facilement acceptée. Elle a tout simplement l'avantage d'être simple et de satisfaire l'es-

prit sans effort. Satisfaction illusoire, il est vrai, mais peu importe pour l'esprit.

C'est là un phénomène psychologique des plus communs et qui est loin d'être particulier aux gens incultes. Certaines représentations sont classées par un mot qui les connote abstraitement; d'autres représentations surviennent qui paraissent ressembler à celles-là par quelque côté. A défaut d'une connaissance plus complète ou d'autres mots-classeurs capables de les caser, les représentations nouvelles seront *classées*, par conséquent *expliquées* jusqu'à nouvel ordre, par le terme abstrait qui englobait déjà les représentations analogues. L'esprit sera satisfait tant que l'analogie restera apparente pour lui. Et plus le mot abstrait classeur sera général, plus les représentations qu'il connote seront, d'autre part, vagues ou diverses, — plus il sera capable d'englober, de classer, d'expliquer en vertu d'une analogie minime, les nouvelles représentations incomplètes. Un paysan a classé sous le mot abstrait *électricité* une foule de phénomènes obtenus avec des appareils variés, ayant certains caractères communs; d'abord celui-ci : qu'il ne comprend rien à leur mécanisme, puis qu'il y a des transmissions mystérieuses obtenues en poussant un bouton et, d'une façon générale, un fonctionnement et des effets en disproportion avec l'intervention manuelle demandée par ces appareils. Notre homme, qui « s'explique » déjà par l'*électricité* le télégraphe et le téléphone, trouvera l'explication tout aussi bonne pour le phonographe, le cinématographe et les distributeurs automatiques. L'explication par le mot *électricité* lui paraîtra suffisante; elle le satisfera tant qu'il n'aura pas aperçu dans les derniers appareils quelque chose qui correspondra mieux avec les notions sous-tendues dans son esprit par un mot classeur autre que le mot électricité.

C'est ainsi qu'on se paye de mots très facilement, et la valeur explicative du mot *hérédité* ou du mot *race* n'est réellement pas d'une autre nature que celle du mot *électricité* dans la comparaison ci-dessus. Le mécanisme de la transmission héréditaire ne nous est pas moins inconnu qu'au paysan du Danube le mécanisme des télégraphes. Puisque ces mots expliquent des ressemblances anatomiques entre les enfants et les parents, pourquoi n'expliqueraient-elles pas aussi bien les ressemblances fonctionnelles, les ressemblances de caractère et de conduite? Le moral et le physique ne sont-ils pas étroitement liés entre eux comme la fonction à l'organe? Voilà des principes classeurs, des vérités générales qui n'éclairent pas, à la vérité, le mot classeur, mais qui en justifient l'emploi; pas beaucoup plus, pourtant, que la présence d'un électro-aimant

dans un appareil ne justifie l'explication par l'électricité de tout ce qui est accompli par cet appareil.

Il n'y a dans ce qui précède aucune raillerie, car il n'y a pas d'homme, si savant qu'il soit, qui ne se paye plus ou moins de mots; l'analyse que je viens de faire de cette opération psychologique suffirait pour le montrer. Mais à mesure qu'augmente le nombre des notions générales et celui des données particulières sur un certain ordre de faits, nous risquons de moins en moins de commettre des erreurs de classement et celles-ci deviennent de moins en moins grossières.

L'explication des actes humains par la *race* ou l'hérédité est assez ancienne, ai-je dit, pour être mise elle-même au nombre des idées prétendues héréditaires, en vertu d'une couche énorme d'influences accumulées durant des milliers de générations. Une telle idée ou une telle tendance devrait être devenue un caractère humain. Et, par le fait, ne se manifeste-t-elle pas chez tous les hommes?

Oui, mais elle n'est pas transmise pour cela héréditairement. Elle se produit dans chaque cerveau pour des raisons actuelles, identiques à celles qui, chaque jour, déterminent nos erreurs, nos classements vicieux en matière quelconque. L'erreur la plus ancienne, tout aussi bien que la plus récente, est rectifiée dans notre esprit par l'acquisition de connaissances nouvelles, soit indirecte par l'instruction, soit directe par l'observation.

On voit qu'un individu possède la même forme du visage que son père ou sa mère et, en même temps, certaines idées des sentiments, même une certaine manière de se conduire semblables à celles de ses parents. On en conclut que le tout a été hérité comme la forme du visage, c'est très simple. On ne songe pas que si l'on est autorisé à classer parmi les caractères transmis héréditairement une forme squelettique ou autre, c'est simplement parce que l'on n'aperçoit aucune cause plus claire capable d'avoir produit la ressemblance en question en produisant les mêmes effets successivement chez le fils et chez le père. Mais s'il en est ainsi pour de nombreux traits du visage, il en est tout autrement pour les idées et les sentiments. Nous les voyons se former sous nos yeux sous l'influence de causes extérieures évidentes, que nous produisons même et supprimons parfois intentionnellement avec la certitude d'agir ainsi avec efficacité. Il n'est pas de préjugé, si ancien et si « enraciné » qu'il soit dans une race, qui n'ait besoin de telles causes pour reparaître dans chaque individu, et qui ne puisse être facilement remplacé par une opinion contraire au moyen d'une transplantation du sujet jeune dans un milieu différent, ou disparaître sur place moyennant des influences convenables.

De même la continuation d'un genre de vie sans modifications sensibles dans une série d'ancêtres pendant des milliers d'années ne laisse au descendant aucune tendance perceptible à adopter le même genre de vie.

Le jeune paysan dont les ancêtres ont travaillé la terre depuis un temps immémorial a une tendance à travailler la terre comme ses parents, non parce qu'il a hérité cette tendance, mais parce qu'elle résulte des conditions extérieures. Modifiez ces conditions et vous verrez ce même jeune homme manifester une tendance tout aussi forte à gratter du papier dans un bureau, tout simplement parce que cette occupation lui aura semblé capable d'assurer son bien-être mieux que le travail des champs.

Et il se pourra, si les circonstances s'y prêtent, qu'un fils de paysans dont jamais aucun ancêtre n'a su lire, brille dans les sciences où les belles-lettres avec un cerveau dont les qualités natives et héritées se formèrent pourtant chez d'obscurs cultivateurs. Bien intéressants, dans la question de l'hérédité des aptitudes et des tendances, sont les faits de ce genre, mais je ne puis ici qu'effleurer la question.

L'hérédité psychologique ressemble assez à l'hérédité de la fortune en ce sens qu'on hérite de qualités physiologiques utilisables, comme l'argent, des façons les plus diverses.

Que les aptitudes élémentaires de la main soient ainsi utilisables, personne n'en peut douter. Pour le cerveau qui commande à la main ce n'est pas plus douteux. Il y a aussi des aptitudes cérébrales élémentaires, c'est-à-dire immédiatement dépendantes de la conformation et pouvant être regardées, en conséquence, comme transmissibles héréditairement. Elles comportent les actes les plus divers chez les ascendants et le descendant; c'est assez visible quand les premiers étaient cultivateurs de père en fils et que le descendant utilise, dans les sciences ou la littérature, les qualités cérébrales héritées de ses parents.

Ces changements d'appropriation montrent aussi que, réciproquement, des exercices très différents quant à leur forme sont capables de développer dans le cerveau comme dans la main une même aptitude élémentaire.

Le cerveau n'hérite pas plus des idées que l'œil n'hérite des images visuelles. La conformation entraîne des besoins correspondants et des réflexes indispensables à la conservation de l'espèce. Elle comporte des aptitudes sensorielles, perceptives, représentatives, psycho-motrices, intellectuelles en un mot, mais seulement des aptitudes élémentaires qui sont aux actes cérébraux ce que les apti-

tudes élémentaires de la main sont aux actes de la main. Les idées et les sentiments dépendront des sensations, du monde extérieur par conséquent, comme les combinaisons et applications des mouvements de la main dépendront du cerveau. C'est dans cette distinction entre les possibilités purement fonctionnelles, directement dépendantes de l'organisme, et les éventualités mentales plus directement dépendantes de la mise en relation de l'appareil intellectuel avec le milieu extérieur que l'on pourrait trouver un moyen d'améliorer la définition donnée par H. Spencer de la psychologie par rapport à la physiologie.

Sans vouloir traiter à fond la question très vaste qui vient d'être agitée, j'ai suffisamment fait ressortir, je l'espère, les principales exagérations commises au sujet de l'hérédité des qualités intellectuelles et morales. En résumant mon opinion dans cette critique forcément brève, j'ai suffisamment aussi indiqué le genre d'influence que peut exercer l'hérédité biologique sur l'intelligence et le caractère.

*
* *

III. — L'abus de la notion de race et d'hérédité en psychologie sociologique en a entraîné un autre dont les anthropologistes ne se sont guère inquiétés tout d'abord et qui, faute d'une critique suffisante, l'erreur a pris un certain développement. Il s'agit d'une exploitation de dont j'ai parlé dans le précédent chapitre au moyen de quelques caractères anatomiques usités dans la description des races humaines et plus particulièrement de l'indice céphalique.

Tant qu'il ne s'est agi que d'affirmations vaguement théoriques dans le domaine de la biologie générale, l'abus de la notion de race et d'hérédité dont je viens de parler n'avait rien de plus fâcheux qu'une erreur scientifique en matière quelconque. Mais une fois transportée dans le domaine de la sociologie, l'erreur est devenue particulièrement dangereuse en raison des applications qu'elle pouvait suggérer en anthropotechnie [1]. C'est ainsi qu'elle a donné naissance à la doctrine des « criminels-nés ». On pouvait s'attendre à voir cette application pseudo-sociologique se généraliser, car pourquoi la race expliquerait-elle seulement le crime et non les autres actes humains?

Aussi cette généralisation n'a pas tardé à se produire. La vertu explicative du mot *race* a remplacé l'analyse psycho-sociologique

1. J'ai désigné sous ce nom, correspondant au mot *zootechnie*, l'ensemble des arts qui ont pour but la direction des hommes et qui doivent, en conséquence, s'inspirer de l'anthropologie. (*Classific. naturelle des sciences*, etc.; Ass. franç. pour l'avanc. des sciences, Paris, 1889.)

dans l'anthropologie *honnête* non moins commodément que dans l'anthropologie criminelle. L'hérédité atavique, pourtant, ne ramènerait la tendance au crime héritée de lointains ancêtres, sauvages et anthropoïdes, que moyennant une certaine dégénérescence organique dont la description comporte un certain attirail anthropométrique. Inutile de « gratter » aussi profondément les hommes actuels pour trouver l'explication de leur caractère et de leur histoire : passé, présent et avenir. Étant donné un pays occupé par deux races, l'une blonde, à tête longue, l'autre brune, à tête large, on commence par assurer que la première possède telles qualités morales, la seconde telles autres qualités; alors il ne reste plus qu'à mesurer la tête des gens et à noter la couleur des cheveux dans une population pour connaître le caractère, les idées et les sentiments innés avec tout ce qui s'ensuit. Et ce n'est pas peu de chose, car on a beau faire : la race reparaît toujours; c'est la voix du sang que rien ne saurait étouffer et à laquelle rien ne résiste.

En France, la population se compose de blonds, de châtains et de bruns, de grande, de moyenne et de petite taille, à crâne allongé, ovale ou arrondi, à face plus ou moins longue ou large. Ces habitants de diverses sortes habitent côte à côte depuis des milliers d'années, se mariant entre eux, vivant en bonne intelligence autant qu'ils ont des intérêts communs, se disputant en raison de leurs divergences d'intérêts, jamais à cause de la couleur de leurs cheveux ou de leurs yeux, ni à cause de leur forme céphalique dont ils se soucient peu. Dans certaines parties du territoire, les bruns prédominent, dans d'autres ce sont les blonds avec une taille moyenne un peu plus élevée et une forme crânienne un peu plus allongée, mais jamais ces différences ne furent des motifs de discussion ou de mépris.

Pourtant il n'est pas rare que les gens d'une province reprochent à ceux d'une autre province des travers et des défauts, d'ailleurs avec une réciprocité parfaite; mais ce sont des reproches collectifs englobant bruns et blonds, grands et petits, etc. Et il en va de même de ville à ville, de village à village dans une même province. Dans ce pays à population bigarrée, il y a des classes riches, moyennes, pauvres, des corporations, des partis politiques, le tout également bigarré. La race est homogène à peu près comme celle des chiens de rue.

Cependant les anthropologistes n'ont pas tardé à reconnaître que les dolichocéphales blonds et les brachycéphales de ce pays rappellent, malgré des mélanges quarante fois séculaires, deux anciennes races dont l'une occupait la zone septentrionale et l'autre la zone centrale de l'Europe, tandis qu'une troisième race dolichocéphale et

brune occupait le pourtour de la Méditerranée. La répartition actuelle des trois types ethniques, reconnaissables encore malgré leur mélange par les procédés de la statistique, appuierait cette manière de voir qui concerne notre époque protohistorique. L'étude des ossements des âges de la pierre montre que les brachycéphales apparurent en France dès le début de l'époque néolithique, et en Grande-Bretagne plus tard, à l'âge du fer. On trouve dans de nombreuses sépultures dolméniques un mélange de dolichocéphales et de brachycéphales en proportions variables, notamment dans les bassins de la Seine et de la Marne; il y a donc un certain nombre de milliers d'années que la fusion des races a commencé. L'élément brachycéphale est resté prédominant surtout dans les régions montagneuses de la France; le mélange a été plus intime dans les régions basses et plus facilement cultivables.

Ces données ne sont pas seulement intéressantes au point de vue ethnologique. Elles ont eu ou du moins peuvent avoir cet heureux résultat de corriger l'étroitesse de certains sentiments nationaux dont l'orgueil et l'égoïsme se renforçaient à plaisir des préjugés relatifs à la race. Assez d'autres causes de discorde existaient déjà sans que la « voix du sang » des ancêtres gaulois, germains, celtes, slaves, magyars, etc., vînt en ajouter une de plus par la suggestion du préjugé. L'anthropologie a pu enseigner aux divers peuples de l'Europe que, s'ils sont souvent poussés à se battre les uns contre les autres, ce n'est point par un instinct atavique, mais par des mobiles trop actuels, intelligibles et *modifiables* qui n'ont rien d'héréditaire.

C'est déjà quelque chose d'avoir appris à des populations qui se croyaient destinées par des incompatibilités de race à une haine réciproque qu'elles sont au contraire toutes mélangées, et que si, dans chacune d'elles, la diversité des éléments ethniques fusionnés ne s'oppose ni à l'estime ni à l'amitié réciproques, cette même diversité ne s'oppose pas davantage au bon accord et à la sympathie entre nations différentes formées des même éléments.

Cela n'empêche évidemment pas la concurrence entre nations, pas plus que la concurrence et l'émulation individuelles; mais elle tend à éliminer, sinon la haine entre concurrents, du moins le prétexte de haine hypocritement cherché ou naïvement trouvé dans la *race*. C'est un progrès, en attendant mieux.

Or voilà maintenant qu'une sociologie fantaisiste, imbue du préjugé de race, prétend s'appuyer sur l'anthropologie pour introduire ce funeste préjugé jusque dans les rapports intranationaux et ressusciter le régime social des castes, au mépris des aspirations

modernes de tous les peuples civilisés. Au lieu de dire : à chacun selon ses mérites ou selon ses œuvres, formule qui n'exclut pas la forme aristocratique du gouvernement à la condition de prendre au pied de la lettre le mot aristocratie, on dirait : à chacun selon sa race. Passe encore s'il s'agissait de l'Australie; mais il s'agit des nations européennes où, parmi les éléments ethniques énumérés plus haut, on aurait découvert une race noble appelée à la direction des autres et seule capable d'exercer, dans chaque État, cette avantageuse fonction. Cette race privilégiée a été découverte, paraît-il, par M. de Gobineau qui, en 1853, publia un *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Je laisse ici la parole à un de ses disciples sans lequel une si grande découverte eût risqué de tomber dans l'oubli [1].

« Gobineau n'était point un savant, mais un voyageur et un érudit. Il avait été frappé de la plus grande puissance de civilisation de la race blonde, de l'extension plus grande de cette race dans l'antiquité, de sa présence à l'époque la plus florissante chez des peuples aujourd'hui disparus, et de son extinction graduelle par le croisement, précédant de peu le déclin et la fin des nations dont elle constituait l'aristocratie militaire et intellectuelle.... La reconstitution des lois de l'évolution des peuples avec des données d'une insuffisance évidente est bien une œuvre d'intuition générale. L'Anthroposociologie date de l'*Essai sur l'inégalité*. »

Le fait est que, pour trouver dans son érudition et ses voyages de si grandes choses, M. de Gobineau dut y mettre beaucoup du sien. « Il ne se doutait probablement pas que son idée fondamentale pût un jour se formuler en chiffres »; c'est cette tâche que se chargèrent d'accomplir, après la mort du précurseur, MM. de Lapouge en France, Otto Ammon en Allemagne et quelques autres anthroposociologues. Mais là était le danger pour « l'idée géniale ». Sur le terrain de l'érudition et des conjectures on eût probablement négligé de la discuter, tandis que les chiffres donnent plus facilement prise à la critique. Et puis les successeurs de M. de Gobineau n'affichèrent pas de minces prétentions : tout simplement *révolutionner les sciences politiques, l'histoire comprise*, dit M. de Lapouge. « L'application imprévue de l'anthropologie à la solution des problèmes historiques et politiques, ajoute cet auteur, permet d'expliquer d'une manière scientifique l'évolution historique des civilisations en la ramenant à un procès d'évolution biologique. Elle ouvre sur l'avenir des horizons certainement très sombres, mais qu'il n'est pas au-dessus de la puissance humaine de pouvoir éclaircir [2]. »

1. G. de Lapouge. *Les lois fondamentales de l'anthropo-sociologie* (*Rev. scient.*, 1897).
2. *Loc. cit.*, p. 345.

L'anthropologie dont il s'agit ici, c'est simplement celle qui date de M. Gobineau, car si l'anthropologie véritable a la prétention légitime d'éclairer les problèmes historiques et politiques, ce n'est certes pas en les ramenant à une forme biologique. La nouveauté en question, ce n'est autre chose qu'un nouvel abus de la notion d'hérédité, renforcé d'un abus de la couleur des cheveux et de l'indice céphalique dont nous parlerons un peu plus loin. Quant à l'assombrissement des horizons, il provient tout simplement de ce que la race blonde, chantée par M. de Gobineau, serait en train de diminuer! Espérons qu'elle ne disparaîtra pas tout à fait. Il y a encore beaucoup de blonds qui ne demanderont pas mieux que de nous diriger. Autrement, après le déclin ce serait la fin, si la soi-disant anthropo-sociologie n'avait pas eu soin d'indiquer le remède en même temps que le mal. Nous dirons peut-être un mot aussi de ce remède.

Les idées de M. de Gobineau flattèrent sans doute l'amour-propre des blonds sans inquiéter les châtains et les bruns, car son livre ne rencontra pas, je crois, beaucoup de contradicteurs. Il a été cependant pris à partie par un vaillant écrivain nègre, M. Firmin, désolé sans doute de ne point voir de blonds parmi ses congenères. Un fait capital à l'avantage des blonds, c'est que les Aryas de l'Inde étaient de cette couleur! M. de Lapouge, du moins, s'est efforcé de le démontrer, car, d'après d'autres auteurs (Ploix [1], Baissac), ces Aryas auraient été simplement des blancs, parmi des peuples de couleur moins claire. Laissons cette question aux érudits et bornons-nous à dire que, si des conquérants blonds avaient pu constituer autrefois, entre le Gange et le golfe Persique, des castes supérieures, ce ne serait pas une raison suffisante pour qu'il en dût être de même aujourd'hui en France ou en Allemagne.

Étant admis que les blonds sont de même souche que les Aryas, on eût pu attribuer à tous les blonds d'Europe ce précieux privilège, et l'on sait que la couleur blonde des cheveux ne suffit pas pour caractériser une race. Les Aryas de l'Inde, s'ils étaient blonds, pouvaient être ou bien des dolichocéphales, ou bien des brachycéphales, ou bien un mélange de dolichocéphales et de brachycéphales. Les trois hypothèses ont leurs partisans, et c'est là une grosse complication pour « l'anthropo-sociologie », car, en ce qui concerne la couleur des cheveux, on en sera toujours réduit à des conjectures et à la trituration de racines sanscrites, si faciles à accommoder. Les cheveux, eux, ne se retrouveront pas; mais l'on pourrait rencontrer des crânes aryens de formes diverses, et alors tous les Européens appartiendraient à la noble souche.

1. *Sur le nom des Aryens* (*Bull. Soc. d'anthr.*, 1884).

Vain espoir. M. Penka a pensé que les brachycéphales ne devaient pas être Aryens et M. de Lapouge a prononcé sur ce point le jugement qui suit :

« Il faut considérer à l'avenir, dit-il, le procès de l'Aryanisme comme jugé. La question d'état est vidée, les dolichocéphales blonds déclarés Aryens et seuls Aryens, et les brachycéphales, non seulement déchus de toute prétention à cette qualité, mais encore exclus de toute possibilité de parenté avec eux [1]. »

Ainsi, sauf appel et cassation, il y a en Europe une race noble ou du moins qui a pu fournir des nobles à un pays de l'Inde il y a quelques milliers d'années, et les brachycéphales n'en sont pas... Pas même des parents pauvres! Quelle chicane, après deux ou trois mille ans de mariages, de métissage et de remétissage, et lorsqu'on ne sait plus de quel côté se trouvaient les parchemins ni ce qu'ils pouvaient valoir.

Il est à croire que les brachycéphales ne protesteront pas contre le jugement ci-dessus, pas plus que les dolichocéphales blonds ou bruns n'en ressentiront une grande joie. Admettons que les prêtres et guerriers aryens (les castes nobles) aient été blonds et dolichocéphales, cela n'empêche pas nos brachycéphales bruns ou blonds ou châtains de donner actuellement des soldats et des prêtres autant et plus qu'il en faut sans en être plus fiers pour cela. Être ou ne pas être parent des Aryas, telle serait, semble-t-il, la question capitale pour les anthropo-sociologues. Cette question me semble, à moi, toucher au comique par tant de côtés (cela soit dit sans offenser personne), que je préfère ne pas m'en occuper davantage.

Prendre parti pour les bruns contre les blonds ou pour les blonds contre les bruns, je ne le saurais. Ils sont assez mêlés dans la vie, les uns aux autres, hommes et femmes, pour savoir jusqu'à quel point la couleur des cheveux ou des yeux peut servir au diagnostic de l'intelligence, du caractère ou de la moralité. Si des psychologues ou des moralistes arrivent à faire de ce côté quelque découverte justifiée par des faits saisissables, on verra.

*
* *

IV. — Pour ce qui est de la dolichocéphalie et de la brachycéphalie, cela semble être quelque chose de plus significatif que la couleur, lorsqu'on ignore ce que c'est au juste. Cette ignorance chez des personnes instruites d'ailleurs a déterminé en grande partie le succès littéraire des « anthropo-sociologues », voire même la vocation de certains d'entre eux. Trente ouvrages traitant de cette anthropo-

1. *Questions aryennes* (*Revue d'anthr.*, p. 193, 1889).

sociologie ont été publiés, paraît-il, dans la seule année 1896; je ne dis pas que ce soit absolument sans profit pour la science anthropologique, mais il est manifeste que le nombre de plus en plus grand des écrits où il est question de la supériorité des dolichocéphales rend nécessaire une réaction; voici pourquoi :

Les mots Brachycéphalie et Dolichocéphalie sont employés si fréquemment en Anthropologie qu'ils ont fini par exciter la curiosité du public presque autant que, jadis, les bosses du système de Gall et le fameux angle facial de Camper.

Pour qu'on parle tant de l'indice céphalique, ne faut-il pas que cet *indice* indique quelque chose de capital, qu'il présente un intérêt superlatif? Il y a une douzaine d'années, le dilettante qui pénétrait dans un laboratoire d'anthropologie avait sur les lèvres une première question qu'il ne posait généralement pas sans une certaine appréhension. Jouissait-il d'un angle facial voisin de 90°, comme le Jupiter Olympien, ou bien devait-il se contenter d'un angle moyen? Une fois édifié, comme le chiffre obtenu ne répondait pas à son secret espoir, on avait beau lui affirmer que l'angle droit était presque une difformité et qu'un angle de 80° était déjà considérable, il partait peu satisfait, et on ne le revoyait plus. Aujourd'hui c'est le tour de l'indice céphalique.

Jusqu'à ces dernières années, on n'avait attribué à la brachycéphalie ou à la dolichocéphalie d'autre mérite que celui de servir à la caractérisation des races humaines au même titre que la couleur des poils. Et comme l'ethnologie occupe très spécialement la grande majorité des anthropologistes, on parlait beaucoup, et à juste titre, de brachycéphales et de dolichocéphales. On en parlait comme on parlait de bruns, de blonds et de châtains, sans avoir la pensée d'attribuer à la forme plus ou moins arrondie ou allongée du crâne une dignité supérieure. Mais enfin on en a parlé tellement qu'à un amateur dépourvu d'instruction biologique, le classement des races et des individus en dolichocéphales, brachycéphales et mésaticéphales de grande ou de petite taille, blonds ou bruns, aux cheveux laineux, frisés ou lisses, aux yeux bleus ou marrons, cela pourrait paraître constituer à peu de chose près l'anthropologie, science précieuse entre toutes, et si facile! Une fois muni de ce petit bagage technique, d'un compas et des trois mots magiques abrégés familièrement : dolichos, mésatis, brachys, notre amateur supposé n'aurait plus besoin que d'un peu de littérature pour devenir, aux yeux des populations, un anthropologiste consommé. Inutile d'ajouter qu'une demi-douzaine de savants de ce genre auraient bientôt fait, à eux seuls, d'achever la tâche de l'anthropologie.

Le public, lui, n'aime pas les réserves et les complications. Curieux et voulant savoir, il prête volontiers l'oreille à ceux qui lui présentent des solutions nettes. Plutôt que d'attendre indéfiniment les explications positives qu'on lui dit ne pas être en état de lui fournir, il préfère que l'on y mette un peu, voire même beaucoup de fantaisie, d'où le succès persistant de la métaphysique et celui des littérateurs philosophes. Il est d'ailleurs facile, moyennant quelques chiffres bons ou mauvais, de lui donner l'illusion de la science. Pour lui, le savant sait ou ne sait pas; s'il sait il doit affirmer; s'il n'affirme pas il ne sait pas, et alors on va écouter celui qui paraît savoir.

D'un côté le public entend dire que l'anthropologie est une science propre à éclairer la sociologie et, par suite, la politique, la morale, etc. Or, d'un autre côté, il entend parler constamment sous le titre d'anthropologie, de races ou de catégories d'individus plus ou moins brachy ou dolichocéphales les unes que les autres. Il en conclut que cette chose dont on parle sans cesse, ne fût-elle qu'un simple signe sans valeur propre, doit synthétiser ou symboliser tout un ensemble de faits physiologiques et psychologiques de la plus haute importance au point de vue de ces sciences ou de ces arts qu'on lui a dit avec raison être éclairés par l'anthropologie. Pour lui faire saisir ce qu'on entend par indice céphalique, on lui montre naturellement l'un à côté de l'autre un crâne très brachycéphale et un très dolichocéphale, le premier arrondi presque comme une boule, le second de forme très allongée. Frappé de ces différences, il lui semble apercevoir derrière elles des horizons nouveaux. D'autre part n'a-t-il pas entendu de tous côtés parler de la Race, de l'Hérédité, de l'Atavisme qui expliquent tout : le crime et la vertu, le génie et la folie, la santé et la maladie, les guerres et les révolutions, les opinions, les aspirations, le caractère, la conduite, la richesse et la pauvreté, la natalité, la nuptialité, la mortalité, la religion, les usages, tout enfin? Que de sciences et que d'efforts remplacés par trois pauvres mots qui, depuis dix ans, alimentent le journalisme profond et la littérature philosophico-sociale! Mais ce n'est rien encore. Le public « curieux de la nature », si bien informé déjà ès sociologie, vient à savoir que la race, bonne à tout expliquer, se reconnaît notamment à l'indice céphalique, à cette brachycéphalie et à cette dolichocéphalie dont parlent tant les ethnologistes : alors les horizons entrevus s'agrandissent encore et s'illuminent. Il ne reste plus qu'à savoir laquelle des deux formes de tête est la plus noble. Les anthropologistes ont beau dire qu'ils n'en savent rien et qu'ils ne voient pas pourquoi l'une des deux serait supérieure à l'autre, le bruit s'est

répandu peu à peu par le monde qu'il existerait une race supérieure entre toutes et qu'elle serait dolichocéphale et blonde. Des auteurs l'ont affirmé; d'autres, naturellement, l'ont répété. Ils n'ont peut-être pas affirmé catégoriquement que la dolichocéphalie était en cause dans cette prétendue supériorité; mais le public a su le lire entre les lignes. Il n'ira pas mettre en jeu la couleur blonde, mais il s'en laissera facilement imposer par une forme de la tête qu'il sait être en rapport avec la forme du cerveau et qu'on traduit en chiffres accompagnés de mots majestueux. Cela sent la science et le mystère; il peut y avoir là-dessous des vérités d'une profondeur insondable. Et comme, d'autre part, il n'y a réellement sous ces chiffres et sous ces mots qu'une donnée purement empirique, facilement exploitable par les personnes les plus étrangères à l'anatomie et à la physiologie, cet ensemble de conditions peut faire craindre que l'indice céphalique ne soit mis à mal en servant de thème et en donnant un faux air scientifique aux élucubrations d'une phrénologie nouvelle.

Afin de prévenir la diffusion d'erreurs toujours plus ou moins malfaisantes lorsqu'il s'agit d'anthropologie, il importe donc beaucoup de faire le nécessaire pour que le public studieux sache exactement de quoi il s'agit lorsqu'on lui parle de brachy et de dolichocéphales et qu'il sache aussi combien peu de science réelle représentent ces désignations. Nous allons l'édifier sur ce point.

« Il m'est arrivé souvent, et j'en ai été étonné les deux ou trois premières fois, de voir des personnes, pourtant très intelligentes, me demander avec un certain embarras de mesurer leur tête et apprendre avec un certain désappointement qu'elles étaient brachycéphales. J'ai vu en sens inverse des gens parfaitement nuls ravis d'apprendre que leur indice était dolichocéphale. » C'est M. de Lapouge qui écrivait cela il y a onze ans, à Montpellier. Il comprit sans doute, à la quatrième fois, que c'était son propre enseignement qui commençait à porter ses fruits. Comment ces braves dolichocéphales n'auraient-ils pas été ravis d'apprendre que leur nullité se trouvait compensée par une noblesse datant des Aryas et démontrée par leur indice céphalique! Je dois dire qu'on chercherait en vain dans ces illusions amusantes je ne sais quelle idée ancestrale, car à Paris la mensuration de la tête ne provoquait aucune émotion de ce genre avant que « l'Anthropo-sociologie » n'eût acquis la notoriété dont elle jouit à présent.

Cela commence : un peu plus encore et il deviendra difficile de persuader la masse des publicistes que les dolichocéphales blonds ne sont pas d'une essence supérieure destinée à gouverner les brachycéphales « anaryens ». Il y a déjà une *classe* soi-disant noble; nous

aurons une *race* également noble, et avec elle, comme je l'ai entendu dire par un jeune anthropo-sociologue, un moyen très simple, mais malheureusement peu facile à appliquer, ajoutait-il tristement, de faire régner enfin l'ordre dans les sociétés, en mettant chaque race à sa place. On voit que les dolichocéphales parfaitement nuls mesurés à Montpellier n'avaient pas si tort d'être ravis. Je ne voudrais pas pour cela faire un procès de tendances : si l'on croit tenir une vérité, on a raison de la proclamer. Mais croyant, de mon côté, qu'il s'agit d'une erreur, je dois chercher à prévenir les mauvais effets d'une suggestion qui menace de prendre des proportions considérables.

Une bonne partie des exagérations commises à propos des influences héréditaires en matière psychologique et sociologique provient de ce que l'on ne comprend pas l'influence énorme de la suggestion sur les idées et les sentiments. Il s'agit ici de l'influence exercée par la diffusion d'une opinion pseudo-scientifique. Elle peut produire cet effet sur beaucoup de gens suggestionnés par « l'Anthropo-sociologie » : qu'ils rattacheront à la race noble, à la dolichocéphalie blonde, tout acte louable et toute qualité observés chez un dolichocéphale blond, au détriment des autres explications; négligeant les actes mauvais et les défauts comme autant d'exceptions confirmant la règle, tandis qu'ils feront l'inverse à propos des brachycéphales; cela de la meilleure foi du monde. C'est ainsi que croissent et s'embellissent les pseudo-sciences, pendant un demi-siècle parfois, comme on l'a vu pour la craniomancie des phrénologistes. Et n'est-ce pas une sorte du craniomancie simplifiée qui est venue se greffer sur le rêve de M. de Gobineau?

Pour prévenir les désagréments sociaux qui en pourraient résulter la critique ne suffirait pas : elle s'adresse à un public trop restreint. Il vaut mieux, je pense, faire en sorte que la notion de brachycéphalie et de dolichocéphalie devienne aussi banale que celle de la couleur des cheveux, de façon à ce que chacun soit à même de juger, d'après les nombreux dolichocéphales et brachycéphales qu'il connaît, si les uns sont réellement plus *nobles* que les autres, au sens important du mot.

*
* *

V. — Le fait que le crâne humain est plus ou moins large relativement à sa longueur, c'est-à-dire qu'il présente, vu d'en haut, une forme plus ou moins arrondie suivant les individus, a été introduit dans la description des races par Anders Retzius (1842). Il avait été noté auparavant par un certain nombre d'anatomistes. Mais sa connaissance remonte pour le moins aux temps protohistoriques, car

elle était indispensable aux artisans qui fabriquèrent les premiers casques métalliques.

Aujourd'hui, quand vous achetez un chapeau, le marchand prend en main votre coiffure préalablement et, au moyen d'une réglette introduite dans l'entrée, il en mesure la longueur et la largeur. Ces deux dimensions absolues lui indiquent la grandeur de votre tour de tête, la *pointure* qui vous convient; le rapport de l'une à l'autre lui en indique la *forme*, car pour un même tour de tête, la largeur peut être plus ou moins grande relativement à la longueur. Ce rapport n'est autre que le fameux indice céphalique. Si votre marchand l'a mal calculé, il vous coiffe d'un chapeau trop long et pas assez large, ou, au contraire, trop large et pas assez long.

Et il y a une multitude d'indices comme celui-là usités en Anthropologie; le nombre en est indéfini, car on donne ce nom d'*indice* à tout rapport entre deux dimensions ou deux quantités organiques variables l'une par rapport à l'autre. Certains indices présentent un intérêt biologique. D'autres servent à exprimer tout simplement des variations ethniques utilisables dans la description des races, sans que ces variations paraissent avoir le moindre intérêt au point de vue physiologique.

Le chapelier ne sait pas pourquoi des têtes de même grandeur sont plus ou moins larges relativement à leur longueur. Les anthropologistes ne le savent pas plus que lui, mais ils se servent quand même de l'indice céphalique, parce que cela sert à la description des races humaines, tout comme sert le rapport de la largeur du nez à sa hauteur ou indice nasal, le rapport de la hauteur des orbites à leur largeur ou indice orbitaire, le rapport de la longueur de la face à sa largeur ou indice facial, etc., etc.,

Ce qui précède n'est pas dit pour rabaisser l'indice céphalique, mais pour faire comprendre ce que c'est aux personnes étrangères à la craniologie, qui seraient facilement portées à croire que c'est là une notion très profonde et compliquée. C'est la forme générale de l'ouverture du chapeau, forme indépendante de la grandeur de celle-ci. Seulement les anthropologistes, au lieu de mesurer le chapeau, mesurent directement la tête, et ils ont adopté des points de repère soigneusement définis afin de rendre les mesures plus précises et plus exactement comparables entre elles chez les divers individus.

On est presque universellement convenu de prendre comme longueur le diamètre antéro-postérieur maximum et comme largeur le diamètre transversal maximum. En divisant le second par le premier, on obtient un rapport qui, sans compter les cas extraordinaires, varie depuis 65 centièmes jusqu'à 90. Cette échelle a été

divisée conventionnellement par Broca de la façon suivante, et en respectant les premières divisions de Retzius :

Dolichocéphalie : jusqu'à 77,7.

Mésaticéphalie : de 77,8 à 80.

Brachycéphalie : au-dessus de 80,0.

Broca proposa de distinguer deux divisions secondaires :

La sous-dolichocéphalie : de 75,1 à 77,7, et la sous-brachycéphalie : de 80,1 à 83,3.

Toutes ces divisions sont, je le répète, purement conventionnelles. Elles ont été établies pour la commodité du langage. Mais par suite de dissidences fâcheuses, involontaires, parfois on en est arrivé à ce point qu'il est préférable de ne plus attribuer à tous ces mots aucune précision lorsqu'ils ne sont pas accompagnés de chiffres. Si l'on veut préciser, il faut donner des chiffres, et les chiffres se rangent d'eux-mêmes. On peut établir dans une échelle de rapports autant de sections qu'on le juge à propos et sans s'inquiéter de savoir si tel groupe de chiffres sera rangé dans la brachycéphalie par M. X., dans la sous-brachycéphalie par M. Y., ou dans la mésaticéphalie par M. Z. Si un auteur juge avantageux, dans ses recherches, de grouper ses indices par 4, par 6 ou par 2, peu importe. L'indice 81 sera toujours intermédiaire pour tout le monde entre 80 et 82. Et si l'on n'a pas de chiffres à citer, les trois mots primitifs : Brachy, Dolicho, Mésaticéphalie, suffiront pour dire sans plus de précision qu'il s'agit de crânes dont la largeur est grande, petite ou moyenne relativement à leur longueur.

L'importance des variations de l'indice céphalique en ethnologie est accrue par le fait que, ne voyant aucune cause extérieure capable de les produire avec une pareille constance, ou de les changer, nous sommes contraints de les classer dans cette catégorie de caractères anatomiques dont la raison d'être chez l'individu est leur existence chez les ascendants, autrement dit l'hérédité. On n'est pas obligé de croire pour cela que ce sont des caractères virtuellement inclus dans les germes et qui se développent indépendamment de causes, de circonstances postérieures à la fécondation. Nullement; mais il est certain que ces influences survenues soit pendant la vie intra-utérine, soit après la naissance, sont, en tout cas, assez constantes dans une même race.

Dans la caractérisation différentielle des races, c'est le groupe typique ou médian des séries qu'il faut considérer, ou bien la moyenne, ou bien l'écart probable, comprenant la moitié centrale des cas. Et alors l'indice céphalique apparaît, malgré l'étendue de ses variations dans une même race comme l'un des caractères squelettiques les

plus utiles à l'ethnologie. Il y a incontestablement des races brachycéphales et des dolichocéphales, comme il y a des races de grande et de petite taille.

On ne saurait affirmer que l'indice céphalique soit inaccessible aux influences extérieures et qu'il résiste d'une façon absolue aux transplantations d'une race. Toujours est-il qu'il présente une fixité au moins relative, et alors même qu'on découvrirait, comme pour la taille, certaines causes extérieures capables de le modifier, il n'en resterait pas moins, au même titre que la taille, très précieux pour l'ethnologie, bien qu'alors ses variations pourraient être considérées comme ayant une raison d'être autre que le simple fait d'avoir été telles chez les ancêtres.

*
* *

VI. — Les bons *caractères de race* présentent ce trait commun dans leur diversité, c'est d'être étrangers aux variations physio-psychologiques qui différencient les individus d'une même race et qui, au contraire, peuvent être communes à de nombreux individus non apparentés par la race. Un caractère de race idéal devrait être assez indépendant de toute variation fonctionnelle pour rester toujours le même chez tous les individus, de façon à pouvoir servir au diagnostic de la race. Tels sont, par exemple, dans une certaine mesure, la face longue ou courte, le nez droit ou busqué, l'iris bleu ou marron, les cheveux blonds ou noirs, caractères aussi importants pour l'ethnologie qu'ils ont peu d'influence sur la valeur psychologique et morale des individus.

Il est vrai que des poètes et des romanciers ont exalté les femmes blondes, soit pour leur couleur, soit pour leurs qualités morales; mais d'autres n'ont pas témoigné moins d'enthousiasme à l'égard des brunes pour les mêmes motifs; et il serait difficile de trouver une qualité de caractère qui n'ait été attribuée plus spécialement aux unes comme aux autres par les appréciateurs exclusifs. Il ne manque pas d'éclectiques, moins bornés dans leur goût, aux yeux desquels toute préférence en cette matière paraît injuste et presque blasphématoire.

On trouvera peut-être un jour que ces éclectiques sont des châtains métissés, poussés par une double voix du sang, tantôt vers la brune, tantôt vers la blonde, et ce sera une nouvelle preuve de la prétendue immoralité native des métis; encore une découverte à l'actif des explications par la Race.

Les variations ethniques du crâne exprimées par l'indice cépha-

lique me semblent être, aussi bien que la couleur des cheveux et la forme du nez, aussi insignifiantes physiologiquement qu'elles sont, par là même, importantes pour l'ethnologie. On pourrait me dire que, dans les races les plus pures que nous connaissions, chez les Australiens par exemple, l'amplitude des oscillations de l'indice céphalique atteint dix unités (67 à 77), comme si cet indice correspondait à des variations fonctionnelles. Mais d'abord cette invariabilité reste dans les limites de la dolichocéphalie. Ensuite la portée physiologique d'une variation morphologique a toujours besoin d'être démontrée, surtout lorsqu'il s'agit d'une simple différence de degré et d'une forme qui ne possède aucune fonction propre ou directe. Il faut remarquer, en outre, que si nous pouvions exprimer numériquement les plus légères variations de la forme du visage avec autant de facilité que nous exprimons celles de l'indice céphalique, nous verrions des caractères aussi indifférents que possible au point de vue des fonctions, varier dans une même race tout autant que cet indice.

Que faut-il pour faire varier d'une unité l'indice céphalique d'un crâne de grandeur moyenne? Un simple allongement d'un millimètre en longueur avec une diminution d'un millimètre en largeur (1/180e et 1/140e). Or une modification proportionnelle des dimensions nasales (0mm,25) ne serait pas mesurable. Augmentons la largeur du crâne de 1 centimètre et diminuons d'autant la longueur, l'indice passe de 75 à 85, de la dolichocéphalie à la brachycéphalie; grâce à l'opposition des mots, on dirait une transformation radicale de la forme du crâne. Or une modification proportionnelle des dimensions nasales, 2,5 millimètres en hauteur et 2 millimètres en largeur correspond à peu près à l'erreur que l'on est exposé à commettre sans maladresse en mesurant le nez d'un nègre sur le sujet vivant. Il n'y a pas de raisons pour croire qu'une telle modification morphologique, à peine appréciable pour le nez, mesurable au contraire avec précision pour le crâne, doive avoir la moindre importance au point de vue des fonctions du nez ni au point de vue des fonctions du cerveau. Je reviendrai sur ce sujet; j'ai voulu seulement montrer ici que les variations de l'indice céphalique, bien que leur échelle, divisée en plus de 100 degrés, paraisse immense, ne sont pourtant pas plus étendues que certaines variations considérées avec raison comme très faibles et négligeables.

J'insiste sur ce fait qu'un caractère morphologique assez constant dans une race humaine pour que les individus qui ne le présentent pas puissent être considérés comme des produits métissés de cette race, ne saurait être un caractère pourvu d'une signification de

quelque importance au point de vue de la valeur intellectuelle et du caractère moral.

Les variations individuelles sous ce double rapport sont en effet très grandes dans toutes les races humaines, et surtout dans les races civilisées. Par conséquent tout caractère anatomique en relation avec ces variations devra présenter lui-même des variations individuelles corrélativement grandes, et alors ce ne sera pas un bon caractère de race. Si tous les individus d'une même race ont les cheveux blonds et les yeux bleus, alors ces deux excellents caractères de race sont communs, par là même, aux intelligents et aux imbéciles, aux forts et aux faibles, aux courageux et aux lâches, etc. Inversement, si les individus les plus différents sous ces divers rapports dans une race donnée se ressemblent par la couleur des cheveux et des yeux, la forme du nez ou des orbites, etc., c'est que ces divers caractères, indifférents au point de vue physiologique, sont d'excellents caractères de race.

Si la dolichocéphalie et la brachycéphalie ne signifient rien au point de vue du caractère intellectuel et moral, ces formes du crâne et du cerveau doivent être excellentes pour la différenciation descriptive des races. Or elles le sont par le fait, si bien que, malgré l'insuffisance d'un seul trait anatomique pour caractériser un type ethnique, l'indice céphalique suffirait pour diagnostiquer l'origine de deux crânes appartenant à deux races géographiquement voisines et non mélangées, dont l'une serait brachycéphale et l'autre dolichocéphale. Les risques d'erreur résultant de la contiguïté ou du chevauchement des extrémités des deux échelles d'indices, seraient très faibles. Pratiquement, le diagnostic serait porté sans réserve si les deux crânes avaient des indices très éloignés l'un de l'autre et non suspects d'altération pathologique ou artificielle.

Et si la provenance du crâne brachycéphale était certifiée en opposition avec le diagnostic, on soupçonnerait soit une erreur, soit un métissage plus ou moins ancien plutôt que de révoquer en doute, pour ce seul fait, la valeur ethnographique de l'indice en question.

Des raisons plus directes autorisent à croire que l'indice céphalique, si précieux pour l'Ethnologie, est dépourvu de signification physiologique. Dans tel pays les hommes distingués sont brachycéphales, mais les imbéciles aussi sont brachycéphales; dans tel autre, idiots et intelligents, forts et faibles, etc., sont au contraire dolichocéphales.

Dans tous les pays d'Europe on trouve les deux types mélangés suivant des proportions très variables. Il faudrait des statistiques très étendues pour savoir si chacun de ces deux types fournit un

nombre relativement supérieur d'individus possédant telle ou telle qualité. Encore serait-il nécessaire, si l'on voulait mettre en cause la forme du crâne ou la race indiquée par l'indice céphalique, de voir si des conditions extérieures indépendantes de la race et du crâne ne sont pas venues compliquer la question.

Celle-ci a été considérée beaucoup trop simplement par les auteurs qui ont cru pouvoir ennoblir, en quelque sorte, soit la brachycéphalie, soit la dolichocéphalie. Ceux qui ont pris parti pour la première forme ont pu être froissés de voir s'introduire dans la liste des brachycéphales, à côté des peuples de l'Europe centrale, les Andamans, les Apaches, les Kalmoucks, les Galtchas et les Samoyèdes. Quant aux écrivains qui, beaucoup plus bruyamment, ont accordé leur préférence à la dolichocéphalie, prédominante dans les îles Britanniques, en Scandinavie et sur la majeure partie du littoral de la Méditerranée, ils auraient dû songer un peu plus que cette forme crânienne est celle de l'immense majorité des nègres d'Afrique et d'Océanie. Les Boshimans, les Papous, les Fidgiens, les Néo-Calédoniens, les Australiens, tiennent le premier rang.

Enfin un dernier fait non moins propre à intimider les interprétations physiologiques de l'indice céphalique : l'extrême brachycéphalie appartient aux Lapons et l'extrême dolichocéphalie aux Esquimaux.

Nous allons, maintenant, serrer de plus près la question.

(*A suivre.*)

L'INDICE CÉPHALIQUE
ET
LA PSEUDO-SOCIOLOGIE

Par L. MANOUVRIER

(Suite.)

VII. — Je viens de montrer qu'on a de très fortes raisons pour croire qu'il n'y a aucune relation entre les variations de l'intelligence et du caractère moral et les variations morphologiques du crâne exprimées par l'indice céphalique.

Ces dernières sont pourtant cérébrales presque autant que crâniennes; mais le cerveau peut subir dans sa forme générale des variations bien plus grandes, même anormales, sans que ses fonctions paraissent affectées en quoi que ce soit, — pourvu que ces modifications ne portent pas atteinte au développement absolu ou relatif de l'ensemble de l'encéphale ou de l'une de ses parties.

Ce développement peut même éprouver impunément une certaine gêne, pourvu qu'il parvienne à la surmonter, comme on le voit dans les déformations artificielles du crâne par compression partielle, ou dans les déformations pathologiques causées par la synostose prématurée d'une suture. Les formes extraordinaires que prend alors la tête résultent précisément de ce que le cerveau, gêné dans un sens, acquiert dans le sens opposé la place dont il a besoin. Il devient très court d'avant en arrière et très haut dans l'acrocéphalie; il s'allonge en avant et en arrière dans la scaphocéphalie, où la gêne est latérale, etc., sans que les individus porteurs de ces anomalies

paraissent s'en ressentir sous le rapport de l'intelligence ou du caractère. Ce sont des individus « comme tout le monde ». On comprendrait pourtant qu'une gêne accidentelle subie par le cerveau à une époque avancée de son développement et le changement compensateur de la direction de sa croissance ne fussent pas incapables de produire, au moins dans certains cas, quelque trouble passager, quelque insuffisance, un inconvénient quelconque. Mais il ne semble pas en être ainsi; ou du moins aucune preuve suffisante n'en a été donnée jusqu'à présent.

Ce qui importe au point de vue physiologique dans ces déformations anormales, c'est que l'insuffisance du développement cérébral dans un sens soit compensée complètement par le développement dans un autre sens.

A côté de ces déformations énormes, la dolichocéphalie et la brachycéphalie sont des variations morphologiques légères. Si on les suppose héritées, peu importe leur mécanisme; on ne saurait songer alors à la possibilité d'un trouble quelconque.

D'autre part, il est certain que dans la brachycéphalie la diminution de la longueur du cerveau est parfaitement compensée par une augmentation de la largeur, de même que la compensation inverse semble être parfaite pour la dolichocéphalie. Le poids de l'encéphale atteint les chiffres les plus élevés comme moyenne et comme maximum avec les deux formes. Schématiquement, on peut dire que, pour un même poids cérébral et un poids moyen, le passage de l'indice céphalique de 75 à 85 représente une augmentation de 0m.01 en largeur et une diminution de 0m.01 en longueur, abstraction faite des variations de la hauteur et des complications accessoires. La différence est répartie sur la totalité du cerveau, sans qu'aucune région en soit augmentée ou amoindrie. (Calori.) En rapprochant ce fait de l'indifférence fonctionnelle des déformations artificielles ou pathologiques survenant avec lenteur à une période plus avancée de la croissance, on est en droit de supposer que les variations de l'indice céphalique sont, en elles-mêmes, dépourvues d'intérêt au point de vue physiologique.

Il ne m'est pas possible d'étudier ici plus à fond cette question de craniologie pure. Je compte le faire très prochainement. Je montrerai que la brachy- et la dolichocéphalie ethniques sont dues à une cause étrangère au développement cérébral et que, selon nos connaissances actuelles, il n'y a pas, dans tout le corps humain, de variations morphologiques plus insignifiantes physiologiquement.

Les successeurs de M. de Gobineau pourraient me dire que peu leur importe l'indifférence physiologique de l'indice céphalique,

attendu qu'ils n'ont pas essayé de baser leur anthropo-sociologie sur la signification propre de la plus ou moins grande largeur relative de la tête, mais bien sur la valeur comparée des races européennes caractérisées principalement par cette largeur relative. Peu importe que leur différence profonde intellectuelle et morale soit liée à l'indice céphalique ou à autre chose; ce qui importe, c'est que le caractère soit héréditairement noble dans la race dolichocéphale et vulgaire dans l'autre, celle qui n'aurait pas l'honneur d'être apparentée avec les Aryas.

Il faut bien reconnaître d'ailleurs que de nombreuses différences de caractère, grandes et petites, peuvent exister entre deux individus et entre deux races sans que nous soyons capables de savoir à quoi sont liées ces différences dans la conformation physique.

On a pu voir (§ I) que je sais cela parfaitement, mais je sais aussi que beaucoup d'écrivains regardent comme des caractères de race, biologiquement héréditaires et par conséquent liés à la conformation d'une façon quelconque, des caractères moraux qui sont en réalité acquis. Ces écrivains ont eu la prétention de résoudre ainsi les problèmes de sociologie les plus complexes; j'ai voulu faire voir que, du côté biologique aussi bien que du côté sociologique, leur anthropo-sociologie n'est qu'une science artificielle.

Quelques lecteurs ont pu croire que, dans le § IV, j'ai exagéré l'importance du rôle joué dans cette pseudo-science par la pauvre notion du rapport de la largeur de la tête à sa longueur. Mais les mieux informés seront plutôt tentés de me reprocher la discrétion que j'y ai mise. L'indice céphalique semble vraiment être la clef de cette anthropo-sociologie et remplacer à lui seul, associé parfois à la couleur des cheveux, toute analyse psycho-sociologique. Il sert au diagnostic d'une prétendue noblesse : n'est-ce pas suffisant!

Il fallait bien alors montrer que ce signe ne possède en lui-même aucune valeur, en attendant que la prétendue anthropo-sociologie veuille bien nous dire à quels caractères anatomiques ou physiologiques héréditaires se rattachent les vertus magnifiques de leur race privilégiée, puisqu'elle affirme que ce sont des vertus héréditaires, des qualités de race.

*
* *

VIII. — On n'y est guère embarrassé, dans cette pseudo-sociologie. L'on n'y va pas par quatre chemins lorsqu'il s'agit de la théorie et l'on ne balance guère pour passer de la théorie aux applications. C'est une science explosive, et chargée à mitraille comme on va voir.

Son principal représentant nous dit avec raison que la théorie des nationalités basées sur la parenté des langues, pangermanisme, panslavisme, etc., a fait bien du mal à l'humanité, et que cela n'est pas fini; mais que la science nous apprend qu'il n'y a aucun rapport entre les races et les langues.

Qu'on ne se hâte pas de bénir la science; notre auteur continue :

« Ce n'est pas toutefois que la question de race n'ait une importance majeure : je suis convaincu, au contraire, qu'au siècle prochain on s'égorgera par millions pour un ou deux degrés en plus ou en moins dans l'indice céphalique... C'est à ce signe, remplaçant le *shiboleth* biblique et les affinités linguistiques, que se feront les reconnaissances de nationalité... et les derniers sentimentaux pourront assister à de copieuses exterminations de peuples [1]. »

Les chapeliers n'auraient jamais prévu que leur réglette pût devenir un instrument si dangereux, et les personnes sentimentales ne pourront plus désormais regarder sans frémir un compas craniométrique; car le voici arrivé, le siècle du pandolichocéphalisme et du panbrachycéphalisme.

L'auteur des lignes ci-dessus a déclaré, au début d'un de ses ouvrages, « qu'il avait le respect de la science pure, mais qu'il n'en faisait jamais, cependant, sans se sentir porté par une force intérieure à se dire : A quoi cela pourrait-il bien servir? »

Voilà, pour le coup, une application qui peut compter, et l'on ne me dira pas après cela qu'il était hors de propos d'édifier mes lecteurs au sujet de ce terrible indice céphalique.

Mais essayons d'examiner en face la sinistre prédiction.

Sans doute la lutte commencera par les nations existantes, dès qu'elles seront au courant de l'anthropo-sociologie et qu'elles connaîtront leurs indices céphaliques respectifs. Et comme chaque nation de l'Europe se compose de brachy- et de dolichocéphales, la guerre éclatera d'abord entre peuples ayant des *moyennes* différentes.

Déjà autour de nous s'est répandue cette sottise : que les Français sont dégénérés... on trouvera peut-être qu'ils sont trop brachycéphales et pas assez blonds. Puis les peuples vainqueurs se mangeront entre eux jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un, plus ou moins descendant que les autres des Aryas. Alors la lutte commencera entre provinces : Auvergnats brachycéphales contre Berrichons, ou Bavarois contre Saxons, ou Gallois contre Écossais, etc. Puis, le compas céphalométrique fonctionnant toujours avec l'impassibilité

1. G. de Lapouge. *L'Anthropologie et la science politique*. (*Rev. d'anthr.*, 1887, p. 151.)

de la science, viendra le tour des familles : Montaigus dolichocéphales contre Capulets anaryens; blonde Juliette contre brun Roméo. Les luttes fratricides formeront le dernier tableau, car on aura beau éviter les mésalliances; il y a des raisons étrangères à la race et à l'hérédité qui feront varier l'indice céphalique de plusieurs degrés dans une même famille. On peut espérer, il est vrai, que l'épouvantable drame prendra tout simplement place dans quelque *revue* de café-concert, à titre de nouvelle application de la science, ou bien qu'après quelques années d'extermination un érudit découvrira que les Aryas n'étaient pas de race blanche et que les Européens n'en descendent pas plus les uns que les autres. Il faudrait alors renoncer à la noblesse indienne et se contenter de celle des Croisades, un peu vieillie déjà, ou de la noblesse moderne, trop récente, et partant trop connue.

Ou bien encore, on priera les anthropo-sociologues de vouloir bien justifier scientifiquement leurs affirmations touchant les qualités et défauts de caractère qui seraient hérités, selon eux, avec l'indice céphalique. Et alors ce ne pourra être avant quelques siècles que les hostilités pandolichocéphalistes et panbrachycéphalistes pourront commencer.

Car la démonstration ne sera pas facile; on en jugera en lisant les portraits psychologiques dessinés par M. de Lapouge, qui me paraissent dignes de passer à la postérité.

« Le brachycéphale est frugal, laborieux, au moins économe. Il est remarquablement prudent et ne laisse rien à l'incertain; sans manquer de courage, il n'a point de goûts belliqueux. Il a l'amour de la terre et celui du sol natal. Rarement nul, il atteint plus rarement au talent. Le cercle de ses visées est très restreint et il travaille avec patience à les réaliser. Il est très méfiant, mais facile à piper avec des mots, sous lesquels sa logique exacte ne prend point la peine de rechercher les choses; il est l'homme de la tradition et de ce qu'il appelle le bon sens. Le progrès ne lui apparaît pas nécessaire, il s'en méfie,... il adore l'uniformité. En religion il est volontiers catholique..., il voit très clairement son intérêt personnel, au moins dans un temps limité; il voit aussi et favorise les intérêts de sa famille et de ceux qui l'entourent; mais les frontières de sa patrie sont souvent trop grandes pour sa vue. Chez ses *métis*, l'esprit d'égoïsme est renforcé par l'individualisme énergique du dolichocéphale, le sentiment de la famille et de la race se neutralise et s'atténue; combiné avec une cupidité plus forte, il aboutit à tous les vices reprochés à nos bourgeois, et enfin à l'élimination par l'excès du *self restraint*.

Le dolichocéphale a de grands besoins, et travaille sans cesse à les satisfaire. Il s'entend mieux à gagner qu'à conserver les richesses... Aventureux par tempérament, il ose tout et son audace lui assure d'incompara-

bles succès. Il se bat pour se battre, mais jamais sans arrière-pensée de profit. Toute terre est sienne, et le globe entier est sa patrie. Son intelligence est de tous degrés, et varie, suivant l'individu, de la lourdeur au génie. Il n'est rien qu'il n'ose penser ou vouloir, et vouloir, pour lui, c'est exécuter sur le champ. Il est logique, quand il convient, et ne se paye jamais de mots. Le progrès est son besoin le plus intense. En religion, il est protestant... Il croit être avant peu le maître incontesté de la terre, et sa hardiesse sans limites, son intelligence puissante, la conscience de la solidarité de sa race lui assurent les plus grandes chances de succès [1].

On reconnaît dans le premier portrait des caractères plus ou moins exacts du paysan, qu'il soit, d'ailleurs, brachycéphale ou dolichocéphale. Le dernier est un assemblage de traits appartenant soit à l'homme instruit, intelligent et énergique de race quelconque, soit au Gaulois légendaire, soit aux chauvins anglais ou américains. Appelons cela une mosaïque, pour ne pas employer une expression trop vulgaire, et admirons, en passant, les métis.

Le fait de n'être pas parents avec les Aryas n'est pas la seule tare que l'anthropo-sociologie ait découverte chez les brachycéphales.

M. de Lapouge a trouvé que les hommes sont loin d'être égaux entre eux en beauté, en force, en santé, en intelligence et en volonté. L'égalité des hommes serait d'après lui un dogme religieux antérieur au christianisme et laïcisé plus tard par des idéologues. On pourrait lui faire observer que l'inégalité dont il parle n'a jamais été contestée et qu'elle était admise déjà pour les premiers fils d'Adam.

Mais peu importe. Ce qui nous intéresse ici, c'est qu'il y a des peuples supérieurs et des inférieurs; puis, dans ces peuples, des éléments plus imparfaits que les autres. En outre, on peut distinguer quatre grands types intellectuels qui sont, en abrégé : 1° les initiateurs, 2° les collaborateurs sans génie, 3° le troupeau qui suit plus ou moins intelligemment, 4° les imbéciles incapables de culture. Là où commence la nouveauté, c'est lorsque l'auteur cité nous indique la proportion de ces quatre types dans les populations européennes...

La race dolichocéphale blonde, on l'a deviné déjà, est la plus riche en hommes du premier type, mais aussi du dernier, « plus nombreux à lui seul que les deux premiers réunis ». — Serait-il possible qu'il y eût une aussi forte proportion d'imbéciles dans « la race noble, la race active, la race supérieure par excellence »!

Les brachycéphales d'Europe seraient, au contraire, une race passive. « Si l'on s'attachait seulement à l'intelligence et à l'éducabilité, ce groupe celto-slave pourrait émettre de justes prétentions à la supériorité absolue », ajoute notre auteur. Je crois, dit-il, que les

1. *La population de la France* (*Revue d'anthrop.*, 1887, p. 79).

Celto-Slaves les plus intelligents le sont autant que les dolichocéphales blonds, et comme les individus très inférieurs sont peu nombreux dans ce groupe psychologiquement très uniforme, la moyenne est très relevée... Mais le type intellectuel n° 1 est d'une extrême rareté parmi les vrais brachycéphales; c'est la tête qui manque...

« Ce sont d'intelligents routiniers, et nous avons dans ce caractère l'explication d'un phénomène insolite, un des plus curieux de l'ethnographie, l'association constante aux masses brachycéphales d'un élément blond qui domine, dirige, entraîne, invente, qui fournit en quelque sorte un cerveau étranger à leur corps vigoureux et sain, mais incomplet. Depuis la plus haute antiquité, cette association de l'aveugle et du paralytique a existé, au profit constant du brachycéphale. C'est une de ces associations que nous trouvons entre espèces animales, mais dont je ne connais aucun autre exemple dans l'humanité. Je ne sais pas laquelle des deux races a ainsi domestiqué l'autre, je croirais volontiers que le dolichocéphale, chasseur et guerrier a dû faire sa chose du brachycéphale passif et laborieux... [1]. »

Il y a encore un doute, mais, quatre lignes plus loin, il a déjà disparu : « Les dolichocéphales, disons les Aryens, ont ainsi promené avec eux des masses de brachycéphales dans leurs courses aventureuses. Ils en ont semé sur leur route dans l'ancien continent presque entier... » — Et le roman de l'anthropo-sociologie continue; nous nous bornons à en indiquer le thème.

« Presque tous les grands hommes lui ont appartenu (à la race dolichocéphale blonde), même quand ils faisaient partie de peuples totalement différents de race, et je ne serais pas étonné que l'éclat jeté par certaines autres races fût dû à la présence dans leur masse inerte d'un élément blond dissimulé par l'obscurité du temps,... la chose est possible même pour la Chine ancienne... » (*Ibid.*, p. 16.)

On se demande comment il peut y avoir des temps obscurs pour l'auteur de tant d'affirmations.

*
* *

IX. — Mais il y a des preuves; les voici :

Pointant sur une carte d'Europe le nombre des hommes supérieurs qui ont illustré chaque pays depuis quelques siècles, M. Lapouge a trouvé que le génie est beaucoup plus fréquent dans les pays où prédomine la race dolichocéphale blonde. Un premier axe de supériorité va d'Édimbourg à la Suisse, un second de la Seine à la Baltique. Et qu'on ne dise pas que cela tient à la densité des populations distribuées le long de ces axes qui traversent les plus

1. *De l'inégalité parmi les hommes.* (*Rev. d'anth.*, 1888, p. 17.)

grands centres modernes de civilisation. Ce serait un argument de plus en faveur de la thèse.

Oui, mais le malheur pour celle-ci, c'est que, dans cette zone actuellement privilégiée, la race dolichocéphale blonde s'est mélangée depuis quelques milliers d'années aux brachycéphales blonds, châtains ou bruns; c'est que le mélange a été assez intime pour que la race métisse résultante forme la majeure partie des populations, et que la proportion des hommes supérieurs ainsi que la civilisation atteignent leur maximum dans les populations les moins pures ethnologiquement. Le mulet de la fable se vantait de sa généalogie et parlait toujours de sa mère la jument. Qui était l'âne en notre affaire? Le brachy- ou le dolichocéphale?

M. de Lapouge ne connaît pas d'exemple d'un groupe brachycéphale qui soit parvenu à constituer une société solide et à progresser par lui seul. Connaît-il une civilisation qui ait été l'œuvre plus exclusive d'un peuple dolichocéphale blond?

Il lui suffit d'apercevoir dans une civilisation primitive, chinoise, indienne, assyrienne, égyptienne, chaldéenne, le souvenir de la présence ou du contact de quelques blonds pour attribuer tout le mérite à ces blonds : « Dans l'Inde, les brahmanes de pure race, surtout dans le Kachmyr et une partie du Pendjab, présentent *des traces* d'une semblable origine. Il y a d'ailleurs dans l'Inde des tribus guerrières de race nettement dolichocéphale blonde, et les Anglais en font grand cas dans le recrutement militaire... En Égypte, des peintures montrent parfois des personnages d'un haut rang aux cheveux blonds et aux yeux bleus. » Qu'est-ce que tout cela prouve en faveur de la thèse?

Passons aux Grecs. Il y avait parmi eux des blonds, et même des blonds dolichocéphales. Ce n'est pas une raison pour leur attribuer la civilisation grecque. — Mais les dieux et les héros (dans l'Iliade) sont toujours grands, toujours blonds, toujours aux yeux bleus; c'est dommage que le bon Homère n'ait pas connu la dolichocéphalie. Il y a la blonde Minerve aux yeux bleus, le blond Ménélas, Achille aux cheveux blonds, le blond Méléagre, la blonde Hélène, la blonde Briséis, la blonde Amalthée, la blonde Vénus, la blonde Aurore et la blonde Cérès; vraiment ces deux dernières ne pouvaient être brunes. Mais Rhadamante lui-même était blond. Seul, Hector était brun, mais c'était un Troyen. Cela tendrait à prouver tout au plus que les cheveux blonds faisaient prime en Grèce, au temps d'Homère, comme il arrive dans les pays où l'on n'en voit guère. Mais c'est peu lumineux quant à la genèse de la civilisation grecque.

Il paraît que Virgile a fait également blonds ses grands person-

nages : Mercure, Didon, Lavinie, Turnus et Camille. Virgile lui-même était blond; c'est un bon point pour cette couleur; mais savoir s'il n'était pas brachycéphale ou métis?

Toujours est-il qu'il y eut des blonds dans l'ancienne Italie. Admettons qu'il y en ait eu beaucoup et que les Romains comme les Grecs et les Égyptiens aient été un mélange de races. Il reste toujours à savoir si l'une de ces races valait mieux que les autres; *quod est demonstrandum*.

« On est étonné, dit M. de Lapouge, du nombre de personnages et de divinités qui sont représentés blonds. Il n'y a pas là une fantaisie, car d'autres personnages et d'autres divinités sont représentés d'une manière non moins régulière avec des cheveux bruns : le mélange des races a envahi jusqu'au Panthéon. » (*Rev. d'Anthr.*, 1888, p. 37.) Aussi se disputait-on ferme dans l'Olympe.

Il est fâcheux que la littérature et l'art pieux du moyen âge n'aient pas été mis à contribution par l'anthropo-sociologie. On aurait certainement trouvé que Jésus-Christ était blond plus souvent que brun, ainsi que Marie et Joseph, et que le Saint-Esprit a toujours été représenté sous la forme d'un pigeon blanc, jamais brun. Ève était blonde, c'est connu. Marie-Magdeleine était certainement une blonde; saint Jean était blond, cela va de soi, aussi sûrement que Judas était brun, avec Pilate, Caïphe, les Pharisiens et les princes des prêtres, et le soldat qui donna le coup de lance, et celui qui présenta l'éponge, et saint Pierre lui-même (à l'heure du reniement). Oserait-on peindre Joseph vendu par ses frères autrement que blond et le marchand qui l'acheta autrement que brun ou rouge carotte? Il y a de ces choses qui s'imposent à la fantaisie de l'artiste. Le diable, comme Pluton, ne peut être que brun, très brun, ainsi que les lutins, les farfadets, les sorciers eux-mêmes, tandis que les fées (les bonnes) sont blondes. Les petits anges qui voltigent autour du Père Éternel sont toujours blonds; seraient-ils dolichocéphales...

Plein de confiance à l'égard d'Homère, M. de Lapouge ne s'est pas fié aux œuvres trop chrétiennes, et il n'a pas même caché que sa confiance dans les peintures laïques représentant des Pharamond ou même des Charlemagne avait des limites. Toutefois il a trouvé dans les peintures et surtout les miniatures du moyen âge une telle proportion de personnages blonds de haut rang qu'il n'est pas permis, dit-il, d'y voir l'effet du hasard. Assurément, il y a autre chose que le hasard, sans quoi les miniatures n'auraient pas donné plus de blonds que les peintures. Des raisons d'ordre technique et d'ordre esthétique ne seraient pas bien difficiles à trouver, surtout pour une époque où les préoccupations ethnographiques étaient inconnues

aux peintres non moins qu'à leurs clients. Dans l'ordre esthétique, il ne faut pas oublier la liaison physiologique du noir avec la tristesse et ce qui l'amène. Sont qualifiés noirs, comme les eaux du Styx et de l'Achéron, les pressentiments lugubres, les chagrins, les complots, les idées dépressives. C'est encore un côté de la question.

Ces choses dépendent aussi, pour une bonne part, de la couleur des cheveux de l'artiste, ou de son amie. En tout cas, ce n'est point avec des données semblables que l'on peut faire de l'Anthroposociologie scientifique. J'ai pu observer assez souvent combien les peintres et les sculpteurs altèrent facilement la réalité dans leurs œuvres les plus réalistes. Deux petits faits seulement, bien topiques et faciles à contrôler :

Si, dans cinquante ans, l'on veut savoir de quelle couleur étaient les cheveux et les yeux de Broca, on supposera raisonnablement qu'un portrait possédé par la Société d'Anthropologie présente une garantie spéciale d'exactitude. Or cette Société possède un portrait miniature, excellent d'ailleurs, où son fondateur est représenté blond avec des yeux bleus. Mais je dois déclarer qu'en réalité Broca était un brachycéphale aux cheveux bruns et aux yeux marrons. J'ai vainement opposé à ce document trompeur mon témoignage et celui de l'un des fils de Broca; il m'a été répondu que l'artiste avait pris ses informations aux meilleures sources. Cet artiste est blond.

Un sculpteur distingué avait commencé un médaillon de Broca. Celui-ci étant mort avant l'achèvement de ce portrait, pour lequel il avait posé en personne, l'artiste voulut bien me montrer, plusieurs mois après, son œuvre qui était demandée par la Société d'Anthropologie. La face était beaucoup trop longue et j'obtins un raccourcissement, mais il eût fallu un remaniement complet. Le sculpteur était un dolichocéphale à face longue.

Certains artistes ont fait des portraits d'une exactitude probablement très grande; tel David d'Angers, dont les médaillons nombreux me paraissent avoir une valeur documentaire exceptionnelle. Mais il n'y a qu'un petit nombre de ces médaillons sur lesquels on puisse reconnaître avec certitude la brachy- ou la dolichocéphalie des personnages, à cause de la chevelure.

Du reste on se trompe facilement à l'œil de cinq ou six degrés sur un sujet vivant qui se laisse examiner à loisir de face et de profil.

Il y aurait lieu d'être étonné que M. de Lapouge ait trouvé une si forte proportion de dolichocéphales parmi les portraits plus ou moins fidèles d'hommes célèbres, si l'on ne savait que cet auteur a trouvé commode d'appeler dolichocéphales ou, par un charmant diminutif de son invention, *dolichoïdes*, des indices aussi voisins de

la brachycéphalie qu'ils le sont de la dolichocéphalie franche. Il a bien distingué aussi des « brachoïdes », mais la différence entre ces brachoïdes et ces dolichoïdes est si faible que pour un ou deux millimètres de plus ou de moins dans la longueur et la largeur de la tête, il vous fera passer à sa droite ou à sa gauche des individus ou des populations qu'il opposera ensuite les uns aux autres anthropo-sociologiquement, tout comme s'il s'agissait d'espèces différentes.

Pour plus de commodité encore, il distingue assez mystérieusement des vrais et des faux brachycéphales, ce qui permet, sans offense pour la rigueur des chiffres, d'éviter bien des froissements désagréables soit pour les personnes, soit pour les théories.

Une autre ressource consiste à mettre en avant tantôt la dolichocéphalie seule, tantôt la couleur des cheveux, comme si l'un de ces deux caractères entraînait l'autre, ce qui est loin d'être vrai, les anthropo-sociologues le savent parfaitement.

On remarque parfois aussi que les dolichocéphales blonds (« les vrais Aryens ») ne sont pas sans bénéficier de leur ressemblance sous le rapport de l'indice céphalique avec la race brune méditerranéenne qui pourrait avoir joué dans la civilisation égyptienne, grecque et romaine un rôle respectable. La faible distance du nez à la bouche dans le type cher aux sculpteurs grecs est un caractère des dolichocéphales méridionaux qui diffèrent considérablement par là des dolichocéphales du nord. Quand on nous parle de personnages dolichocéphales, on devrait nous dire s'ils étaient blonds ou bruns, à visage long ou court, et quand on nous parle d'illustres Grecs blonds il ne suffit pas de supposer qu'ils étaient dolichocéphales, car ils pouvaient être parfaitement brachycéphales et blonds. La taille élevée ne suffit pas davantage pour caractériser les dolichocéphales du Nord; il y a eu et il y a encore des populations brachycéphales blondes ou brunes ainsi que des groupes dolichocéphales bruns, anciens et modernes, de haute stature.

Il ne faut pas croire non plus que, dans les appréciations faites d'après les tableaux ou les portraits, la forme du visage puisse suppléer à l'impossibilité d'une constatation directe de la forme du crâne. Il y a de certains visages au nez court et relevé qui ne s'accordent guère avec la dolichocéphalie, de même qu'un nez aquilin est un trait rare chez les brachycéphales; mais ces derniers ont très fréquemment le nez et la face entière allongés et étroits, et il n'est pas certain que ce soit par métissage.

Toutes ces remarques n'ont pour but que de montrer le caractère peu scientifique de la méthode des anthropo-sociologues, et s'il était besoin d'insister davantage, ce serait trop facile. Je me suis borné à

piquer presque au hasard, dans trois ou quatre ouvrages, les passages qui m'ont paru représenter la charpente du système.

*
* *

X. — Et qu'importerait à la sociologie la prédominance numérique en France des personnages dolichocéphales blonds. Psychologiquement cela ne prouverait pas la supériorité d'intelligence ou de caractère de cette race, même si l'on ne savait pas qu'elle est profondément métissée et qu'elle l'était déjà aux temps protohistoriques. Si c'est un honneur d'avoir fourni des hordes qui ont envahi à diverses reprises, peut-être poussées par la misère, des pays occupés par une population relativement aisée, cela n'implique aucune supériorité mentale, pas même celle du courage et des capacités militaires.

Ces hordes barbares arrivent à s'implanter dans un pays, « puis, à peine installées, se voient inquiétées par une nouvelle invasion de leurs congénères ». Après une série d'invasions où l'élément dolichocéphale blond a ainsi prédominé, il se forme une classe aristocratique plus ou moins guerrière et aussi plus ou moins parasitaire qui s'enrichit *per fas et nefas*, fait la fête largement, bataille aussi à l'occasion, mais pas toute seule. Les coups portés et reçus par les hommes d'armes non bardés de fer n'ont pas été enregistrés avec soin par les historiographes, mais nous pouvons inférer qu'il y eut beaucoup de têtes roturières cassées, tant brachycéphales que dolichocéphales. La haute classe primitive, toutefois, dut faire, à toutes les époques, de nombreuses recrues, et pour d'autres raisons, assurément, que la couleur des cheveux ou l'indice céphalique, de sorte que s'il y a une classe ethnologiquement mélangée plus que les autres, ce doit être la classe des soi-disant nobles. Ce pourrait être une raison suffisante pour que la couleur des cheveux fût plus souvent blonde dans cette classe que dans les populations brunes, sans l'être autant ni aussi souvent que dans les populations blondes.

De même il y aurait moins de brachycéphalie franche dans la classe noble, et moins de dolichocéphalie franche également. Ainsi s'expliquerait, s'il était bien établi (et je le crois probable) le fait que « les familles nobles qui *restent encore* dans un état de pureté (?) *relative* sont, chez nous, *plus ou moins* blondes ». On peut ajouter à la noblesse le gros de la classe dirigeante. Ce n'est pas dans les villages perdus au milieu des montagnes et dans les pays pauvres en général que l'on devient bourgeois, puis noble. La fortune chemine sur une roue qui a besoin de bonnes routes et, pour courir après les honneurs, il est essentiel de sortir de son trou, que l'on soit brun ou blond, dolichocéphale ou brachycéphale.

« Presque toutes les familles souveraines, dit M. de Lapouge, son encore aujourd'hui de race aryenne dans les pays même où le peuple comprend le moins d'éléments aryens. » Il faudrait voir un peu de près ces nobles familles. Si c'était vrai, ce ne serait pas tellement flatteur pour la si précieuse race des Aryas. Mais la Psychologie n'est pas aussi simple que cela; l'Ethnologie non plus.

Le pauvre indice céphalique lui-même avec la couleur des cheveux, des yeux et de la peau, ce sont là des choses bien complexes et bien obscures pour qui veut les traiter scientifiquement avant de les fourrer dans la Sociologie et d'y chercher des applications politiques.

Admettons pour un instant que la classe noble des temps protohistoriques et du moyen âge ait été, en France, relativement blonde et dolichocéphale et qu'elle ait fourni, par rapport au reste de la population, une proportion relativement forte d'hommes distingués. On reconnaîtra qu'elle eut plus que toute autre les moyens de cultiver et de mettre en valeur ses qualités. On reconnaîtra aussi qu'au moins depuis la Renaissance elle n'a cessé de se métisser de plus en plus, et que cela n'a pas fait diminuer la proportion des hommes supérieurs. L'accession des couches « anaryennes » au pouvoir et aux moyens de culture ne semble pas avoir été un obstacle au progrès des sciences, des lettres et des arts, pas même de l'art de la guerre. Les soldats de nos armées, depuis 1792, sont restés braves et ont accompli des prouesses qui valent bien celles des peuples moins brachycéphales, et sous des chefs qui ne furent jamais triés au compas céphalométrique. D'autre part M. de Lapouge, dans ses listes de personnages célèbres, a opposé à quelques brachycéphales des dolichocéphales beaucoup plus nombreux, mais d'une dolichocéphalie au moins suspecte de mélange. Quand on voit parmi les brachycéphales bien caractérisés comme tels (je cite quelques observations de même ordre) Socrate et Diogène (Louvre, Munich), Cicéron, Pascal, Kant, Laplace, Balzac, Monge, etc., il est permis de se demander quel était l'élément supérieur dans le mélange qui a constitué nos classes dirigeantes. Et l'on peut présumer que si les classes aisées continuent à se brachycéphaliser de plus en plus, on en sera quitte pour voir la moyenne de l'indice des grands hommes s'éloigner encore un peu plus de la dolichocéphalie.

Mais savoir, me dira-t-on, si ces illustres brachycéphales n'étaient pas des métis? Je le veux bien, mais le doute est tout aussi légitime à propos des hommes illustres qui sont qualifiés dolichocéphales et blonds tout simplement par comparaison avec des populations brunes et brachycéphales. Si jamais l'on veut chercher des spécimens de race pure, ce n'est pas parmi les grands hommes, assuré-

ment, qu'il faudra les chercher. Civilisation et mélange de races, ce sont deux faits jusqu'à présent connexes, nécessairement ou non.

L'un des *clous* de « l'anthropo-sociologie » c'est la condamnation du métissage. Naturellement, M. de Lapouge, qui a longuement disserté là-dessus, a fait une énumération des dysharmonies qui résultent du croisement des races, dysharmonies réelles en attendant que l'on y soit habitué. Il cite une série de dyssymétries, de la cloison du nez, du bassin, de l'utérus... qu'il attribue aux métissages et dont plusieurs lui paraissent devoir être funestes à la reproduction. (*Loc. cit.*, 1887.) « Une infécondité naturelle relative n'a rien d'extraordinaire dans les produits de deux types humains dont les origines sont spécifiquement et peut-être génériquement différentes... Par là s'explique aussi très bien le *self-restraint* qui suppose la perte du sentiment de l'espèce et de la conscience collective des êtres unis par la communauté matérielle primitive!... Cette résorption dans le moi de tous les sentiments de race, de nation, de famille, substitue au peuple une simple collection d'individus juxtaposés. » (*Rev. d'Anthr.*, 1887, p. 73.) « Le métis ne peut aimer une race; il faudrait qu'il en aimât et défendît deux, trois, dix. Toutes ces forces se neutralisent, et il n'en reste plus qu'une seule interne, l'égoïsme. (*Ibid.*, 1888, p. 185.) Tiraillés par des tendances opposées, pensant tantôt en Aryas et le soir en brachycéphales (cela produirait sans doute des idées mésaticéphales et ne serait peut-être pas plus mauvais), — changeant de caractère, de volonté, de conduite au gré du hasard... voilà le spectacle que donne la psychologie des sang-mêlés de nos plaines et de nos villes... » (*Ibid.*, p. 185.) Mais je ne puis citer toutes les hardiesses qui fourmillent dans ces pages anthropo-sociologiques où, naturellement, nous voyons réapparaître les sentiments et les idées héréditaires.

Je dirai seulement pour rassurer, s'il se peut, les esprits inquiétés au sujet de la France par les théories ci-dessus, que, dans les villes et les plaines de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Autriche-Hongrie, c'est absolument la même chose. Partout, en dehors des territoires peu fréquentés, la *race* est mêlée, mais cela n'empêche pas du tout les métis de Londres, de Berlin, de Rome d'aimer leur patrie à défaut de race, et leurs femmes et leurs enfants et leurs amis, tout comme le font les braves Savoyards, brachycéphales relativement purs.

Sur le chapitre de la forme, si le métissage varie la laideur, il varie aussi la beauté. Pour ce qui est des dyssymétries utérines ou autres attribuées au métissage, de leurs effets et en général de leur inter-

prétation, je me bornerai à dire que, si l'imagination peut prendre ses aises en « anthropo-sociologie », il n'en est pas de même en Anatomie et en Physiologie.

C'est un fait que les grandes villes sont des consommatrices d'hommes et que leur population ne se maintient ou ne s'accroît que par une incessante immigration d'éléments ruraux *relativement* purs au point de vue ethnique. C'est un fait aussi que l'accroissement des villes coïncide avec une diminution de la natalité. Mais cette diminution (en France) n'est pas pour cela un résultat du métissage, et la fécondité relative de certaines campagnes n'est pas plus un résultat de leur pureté ethnique très relative. Il y a une foule de causes bien plus tangibles et des explications beaucoup plus claires que celle tirée de la race.

En même temps que les campagnards renouvellent la population des villes, et s'y métissent une fois de plus, il se produit une multitude d'autres phénomènes d'ordre économique et sociologique indépendants du métissage et beaucoup plus importants que la question de savoir si l'on est plus ou moins Arya et dolichocéphale.

Il m'est impossible d'aborder ici ces problèmes; mais j'en ai dit assez pour faire voir que la soi-disant anthropo-sociologie n'est qu'un nouvel abus de la notion de race et d'hérédité, deux mots vraiment fascinateurs à ce qu'il paraît. Pour « ramener l'évolution historique à un procès d'évolution biologique », les anthropo-sociologues ont très simplement remplacé la sociologie véritable par les deux mots magiques associés cette fois à deux autres mots qui représentent bien, malgré leur sonorité et les chiffres dont ils s'accompagnent, tout ce qu'il y a de moins explicatif en Anthropologie.

*
* *

XI. — Il me reste à dire un mot des applications de cette pseudo-sociologie.

Le mal que les dolichocéphales blonds prétendus aryens se sont donné pour civiliser la France et pour la défendre contre ses ennemis, et le plaisir qu'ils se sont donné en récompense de leur dur labeur leur ont été fatales. Obligés de se croiser durant tant de siècles avec des brachycéphales plus sains, plus vigoureux et en moyenne plus intelligents, mais plus routiniers, il y a beau temps qu'ils sont devenus ces abominables métis dont j'ai reproduit plus haut le portrait peu flatteur. Il n'y a évidemment pas grand espoir à fonder sur ces sang-mêlés, et nous sommes prévenus que les brachycéphales sont à peu près incapables de fournir à l'humanité des

intelligences véritablement directrices. S'il reste, en France, quelques nobles Aryens *demi-sang*, la sélection naturelle ne leur est pas favorable; ils sont noyés par le flot montant des brachycéphales, et il arrivera que, la population française diminuant toujours par métissage, sera remplacée par des immigrants relativement blonds et relativement aryens. Ce n'est pas ce qui diminuera le métissage; mais arrivons au remède.

On l'a deviné : puisque la sélection naturelle n'est pas favorable à l'élément prétendu noble, dont les vertus ne sont pas payées, il n'y a qu'à recourir à la sélection artificielle afin de reconstituer autant que possible une aristocratie de type aryen. Là est le salut de la France et celui de l'humanité.

Il ne s'agit pas tout de suite de moyens violents, ni d'un coup de pouce trop apparent que donnerait l'État en faveur des dolichocéphales blonds, dans l'âpre lutte pour l'existence. A eux les bourses, les honneurs, l'autorité, les gros traitements, les sinécures. Dans les concours, une première épreuve généalogique et céphalométrique, le tout pour permettre aux dolichocéphales blonds de faire beaucoup d'enfants, de les élever et les caser sans se donner trop de mal. Les bruns, les châtains et les brachycéphales se tireraient d'affaire comme ils le pourraient; ils auraient la ressource de travailler moyennant salaire au service de la race noble. Leur propre race ayant été domestiquée jadis (en rêve) par les Aryens, un instinct héréditaire leur ferait éprouver une secrète jouissance à lutter entre eux à qui servirait le mieux les nouveaux Aryens. Mais cela n'est pas sûr et le moyen pourrait n'être pas sans danger pour les dolichocéphales blonds. Aussi bien M. de Lapouge n'est pas partisan de ce mode autoritaire de réalisation.

Il propose que la race noble, une race ubiquiste comme celle des Juifs, se forme d'elle-même. Les Aryens et leurs métis peu éloignés, ayant une fois appris qu'ils existent, se reconnaîtraient, se grouperaient. « Qu'ils se lient par des liens volontaires, qu'ils admettent dans cette aristocratie conventionnelle tous les éléments eugéniques, même non aryens, pour avoir en eux toute la force psychologique, qu'ils admettent tous les éléments aryens même non eugéniques pour faire un nombre; qu'ils drainent vers eux tout le mérite qui pourra surgir en dehors de leurs rangs; je demande s'ils ne seront pas alors en mesure de faire entre eux tout ce qui leur plaira, et en même temps d'éliminer tous les éléments à la fois anaryens et non eugéniques en concurrence avec leur association formidable... [1] » M. de Lapouge dit qu'il compte sur les Anglo-Saxons

1. *L'hérédité dans la science politique.* (*Rev. d'Anthr.*, 1888, p. 491.)

d'Europe et d'Amérique pour mener à bien cette entreprise de régénération. (Purgez-vous les premiers, M. les Anglais.)

Mais ils ne manqueront pas de réfléchir, mésaticéphalement, au profit à retirer. Admettre parmi eux des « anaryens » eugéniques? ce serait augmenter encore le métissage et multiplier les vices bourgeois, dangereux pour la race, que l'anthropo-sociologie attribue aux métis (*voir le portrait*, § VIII). Mauvaise affaire... Et puis, laisser dans l'aristocratie « conventionnelle » (ce serait vraiment le cas de le dire) les Aryens de 4e catégorie, imbéciles si nombreux déjà, nous a-t-on dit, et qui ne manqueraient pas de pulluler en dépit du *self-restraint* qu'on leur prêcherait, cela ne ferait pas une société bien *select*. — On se débarrasserait des éléments de qualité inférieure quand on n'en aurait plus besoin : c'est facile à dire. Intimement mêlés à leur congénères, aussi nobles qu'eux, bien apparentés, prédominants par leur nombre sans leur propre classe, se laisseraient-ils éliminer? Question inquiétante.

Pour faire de la vraie sélection, mieux vaudrait repousser de suite tout élément douteux, afin d'avoir, au moins pour commencer, une aristocratie réelle. Pas d' « Anaryens », même excellents; pas de métis; pas d'Aryens imbéciles ni d'Aryens du troupeau. Rien que des Aryens pur sang et du meilleur! Reste à savoir qui en sera.... *That is the question.*

Pour rester sur le terrain des applications scientifiques, il serait prudent, je crois, d'éliminer d'abord de ces projets de sélection artificielle ce qu'ils contiennent de trop artificiel, à savoir toute cette aryanolâtrie et toute cette brachydolichologie dont on n'a nul besoin pour reconnaître la valeur physique et morale des gens, et pour faire de la sélection sérieuse.

Jusqu'ici je me suis borné à disséquer une doctrine. Je me propose de faire ultérieurement la critique des chiffres de la soi-disant anthropo-sociologie. Mais je crois pouvoir dire dès à présent qu'en dépit de l'ingéniosité de ses promoteurs, ce système est à rejeter de l'anthropologie et de la sociologie ; ce n'est que de la pseudo-science.